

LES ARTS



La chronique de Lise Bissonnette Page B3
Musique classique Page B3
Cinéma Page B4
Télévision Page B5
Disques classiques Page C6
Théâtre Page B7
À Québec Page B8
Jazz et blues Page B8
Vitrine du disque Page B8
Arts visuels Page B10

CINÉMA



Le bien, le mal, le doute et la vérité

Richard Roy tourne un polar en coproduction avec la France

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Autrefois, dans son village natal de Saint-Agapit, Richard Roy allait jouer sur la voie ferrée, dite la *track*. Lui et ses amis plaçaient des clous qui s'aiguisaient au passage du train et des sous qui s'aplatissaient aussitôt. Il regardait les wagons de queue, appelés *cabooses*, où un homme dans une espèce de guérite ambulante surveillait les opérations ferroviaires. Des années plus tard, cette fascination pour les trains vient nourrir le film *Caboose*, habité par des trains, une gare de triage et un wagon de queue converti en piquerie. Ce polar noir matiné de thriller psychologique sur fond de prostituées des deux sexes, flics des deux sexes aussi, revolvers, clubs de danseuses, meurtres et mystères à la québécoise sortira dans nos salles vendredi prochain.

Ça faisait cinq ans qu'il n'avait pas tourné, Richard Roy. On le sent nerveux en entrevue. Il avoue son trac, déclare que la critique l'atteint et parfois lui fait mal. Son seul et unique long métrage précédent, *Moody Beach*, où Michel Côté tenait la vedette, a été passablement éreinté par la presse, boudé par le public. Le cinéaste n'a pas tellement envie d'en parler aujourd'hui. Il ne renie pas le film mais en sous-discours affirme que si *Moody Beach* était à refaire, il accélérerait le rythme. Bon! On tire une leçon de ses erreurs. Mais un film malmené, ça n'aide pas à trouver des sous pour le prochain. L'équipe a travaillé en différé sur *Caboose*, une coproduction avec la France. Il s'est quand même retrouvé avec un honorable budget de 2,7 millions. 28 jours de tournage, c'est peu. Sauf que cette fois, Richard Roy se sentait hyper préparé, avec 300 pages de découpages techniques. «On apprend d'un film à l'autre...»

Richard Roy considère le polar comme un genre majeur sous-traité au Québec mais qui remplit nos salles obscures lorsqu'il vient d'ailleurs. Un genre qui permet à ses yeux d'aborder tous les aspects de la condition humaine. Le cinéaste se dit fasciné par les personnages ayant un malaise et dont le malaise devient le moteur de l'action. Fasciné aussi par le caractère d'un manipulateur, incarné ici par Gildor, qui joue avec les autres, d'où les revirements d'action que sa conduite suscite.

«Caboose n'est pas un film sur la violence, précise-t-il. Les deux personnages principaux [un policier à la gâchette facile et une apprentie policière incapable de tirer sur quelqu'un] ont peur de la violence, chacun à leur manière. Ce n'est pas non plus un film sur la prostitution mais sur le bien et le mal, le doute et la vérité.»

Près des comédiens

Une fois de plus, Gildor Roy, roi du country et acteur spécialisé dans les rôles de «durs», incarne un tueur et un flic. Lorsqu'on mesure six pieds deux pouces et qu'on pèse 220 livres... Quant à la policière incapable de tirer sur quelqu'un parce qu'elle imagine avec trop d'acuité la trajectoire de la balle dans le corps humain, c'est la nouvelle vedette féminine de l'heure, Céline Bonnier. Le film met également en scène un désaxé sexuel, ci-devant surnommé Boule de Pool et joué par James Hyndman.

Richard Roy se déclare amoureux des comédiens. Il s'est lancé dans le cinéma (après des études dans cette discipline à l'Université Laval et à Concordia) parce qu'il aimait les acteurs. À l'heure d'évoquer ceux de *Caboose*, il les déclare tous «géants».

Gildor Roy s'est imposé bien vite pour le rôle principal. Quant à James



Corot, peintre du bonheur tranquille

Ni superstar, ni paysagiste monotone, Corot aura attendu de souffler ses 200 bougies pour redevenir lui-même.

Et envahir le Grand Palais.

L'exposition se rendra aussi à Ottawa du 21 juin au 22 septembre et à New York en octobre

CHRISTIAN RIOUX
CORRESPONDANT DU DEVOIR À PARIS

Il y a des peintres du malheur, du déchirement et de l'angoisse. Il y en a d'autres des sous-bois humides, des brumes matinales et des ciels de printemps. Voilà peut-être pourquoi Jean-Baptiste Camille Corot, homme sans problèmes, est identifié en France aux paysages bucoliques des calendriers et aux toiles poussiéreuses suspendues au-dessus des cheminées des notaires de province. Tout simplement coupable du bonheur tranquille qu'a représenté sa vie!

C'est cette image jaunie que veut faire oublier l'exposition du Grand Palais, de Paris, où l'on attend quelques centaines de milliers de personnes à partir d'aujourd'hui et jusqu'au 27 mai. À l'occasion du 200^e anniversaire de sa naissance, 150 tableaux offrent, pour la première fois depuis un siècle, une vue d'ensemble de celui dont Manet écrivait: «À côté de lui, nous ne sommes rien, absolument rien.»

«Nous voulons casser la réputation de monotonie qu'on a collée à Corot depuis le XIX^e siècle, explique Vincent Pomarède, conservateur du département des peintures du Musée du Louvre. Corot a une œuvre très diversifiée qui surprend.» L'exposition — qui se rendra aussi à Ottawa (du 21 juin au 22 septembre) et à



VOIR PAGE B 2 : COROT

VOIR PAGE B 2 : ROY

ROY

Montréal underground

SUITE DE LA PAGE B 1

Hyndman, après avoir entendu Chantal Jolis à la radio le décrire, comme un grand beau, chauve, il a voulu le rencontrer. Et voilà! Céline Bonnier l'a ébloui à l'audition. A son avis, cette comédienne possède un immense registre et n'a pas dit son dernier mot.

Après la plage de *Moody Beach*, Richard Roy voulait réaliser un film urbain, sur le Montréal de l'*underground*. Il a fait tous ses repérages lui-même, se promenant à travers la ville, de la gare de triage Taschereau près de Côte-de-Liesse aux *red light districts* de l'Est, trouvant une vraie chambre de prostituée pour camper l'altercation entre le maquereau et sa protégée. «Montréal! Les gens pensent que cette ville est aseptique, s'exclame-t-il. Réalise-t-on qu'il y a un suicide dans le métro par semaine? Au moment où l'on se parle, quelqu'un est en train quelque part d'acheter un *gun*. J'ai accompagné des patrouilles de police dans leurs enquêtes. Je suis allé dans une salle de tir, me mettant dans le bain du film. Le milieu que j'ai décrit me fascine.»

Le scénario de *Caboose* a été composé à six mains par Richard Roy, Odile Poliquin et Michel Michaud. Mais Roy est avant tout un cinéaste de technique. Et il déclare avoir particulièrement soigné la forme pour créer une œuvre assez découpée, rythmée, qui bouge et entre dans les personnages. Il l'a voulue habitée d'atmosphères glauques, jouant avec la lumière, pour mettre des taches rouges et vertes sur l'asphalte dans les zones de prostitution, courtisant avec son directeur photo Daniel Vincelette les gros plans à l'écoute des personnages et de l'esthétique urbaine.

Richard Roy est fier de son *Caboose*. Il veut se remettre à tourner vite, sans la longue période d'acalmie qu'il a traversée, et sauter dans un nouveau genre. Le prochain sera donc une comédie appelée *Folie privée* sur laquelle il laisse pour le moment planer tous les mystères.



Richard Roy

PHOTO JACQUES GRENIER

COROT

L'exposition du Grand Palais permet cet aller-retour entre les études, si prisées des impressionnistes, et le produit final à la facture plus classique

SUITE DE LA PAGE B 1

New York (du 21 octobre au 19 janvier 1997) — comprend donc des paysages bien sûr, mais aussi des portraits, des études de visages et des nus.

La méthode Corot

Rien n'illustre mieux la méthode de Corot que la façon dont cet amoureux de la nature traitait le paysage. Ramenant des centaines d'études de ses longs voyages en Italie et en province, le «vrai» travail du poète se déroulait dans son atelier parisien. Parfois 10 ou 20 ans plus tard, Corot reprenait patiemment ses esquisses, y ajoutant des personnages mythologiques, recomposant le paysage, retouchant la lumière, toujours à cheval entre le romantisme et le réalisme.

Par sa disposition soignée, l'événement du Grand Palais permet cet aller-retour entre les études, si prisées des impressionnistes, et le produit final à la facture plus classique. Trois études prises des jardins Farnèse, à Rome, (matin, midi et soir) y sont notamment réunies pour la première fois depuis 100 ans.

Les commissaires ont voulu dépasser Corot sans en faire pour autant le génial précurseur des impressionnistes dont on a tant parlé. Tout simplement leur aurait-il ouvert la porte, disent-ils.

«On commence à peine à interpréter son œuvre en fonction de ses origines, dit Vincent Pomarède, et pas seulement de ses contemporains. Les experts doutent, par exemple, que les impressionnistes aient pu voir les études de Corot, mort douze ans à peine après que Manet eut peint le *Déjeuner sur l'herbe*».

«Le Corot qu'aimaient les impressionnistes est celui du travail subtil sur le paysage diffus», dit-il. Mais ils étaient aussi gênés par son traitement classique et son lyrisme. «Si M. Corot consentait à tuer une fois pour toutes les nymphes dont il peuple ses bois, et à les remplacer par des paysannes, je l'aimerais outre mesure, écrivait Emile Zola. Je préfère mille fois une pochade, une esquisse faite par lui en pleins champs, face à face avec la réalité puissante.»

Libre au visiteur de préférer le Corot classique à celui des impressionnistes. Mais, pour parvenir à ce portrait d'ensemble, il fallait plus qu'une grand-messe, comme le sont parfois les expositions internationales. Il fallait réunir l'Europe, qui a surtout retenu le paysagiste, et l'Amérique, passionnée de ses portraits et de ses nus. Plus du tiers des tableaux exposés à Paris viennent de musées américains, sans compter ceux des collections privées. Deux sont du Canada: *Vue prise à Narni* (Ottawa), un des premiers chefs-d'œuvre de Corot, et *L'île heureuse* (Montréal).

Car la renommée de Corot est due en partie aux grands collectionneurs américains. «Corot est l'auteur de 3000 tableaux dont 10 000 ont été vendus en Amérique», écrivait un pince-sans-rire. Il fut l'un des peintres les plus copiés de son époque. Lui-même encouragea la confusion, produisant à une cadence effrénée à la fin de sa vie. Il louait ses toiles et signait, après retouches, les bonnes copies de ses élèves, et même des faux. On faisait la queue devant son atelier pour passer des commandes ou quêter une signature (certaines toiles ont été signées deux fois!). Pas surprenant que l'authenticité de nombreuses œuvres soit toujours contestée.

L'exposition a permis de saisir l'ampleur du phénomène, explique Vincent Pomarède. «Corot avait une conception très moderne de la propriété artistique. Il se considérait propriétaire de l'image, de l'idée.»

Victime du succès

À l'opposé d'un Cézanne ou d'un Van Gogh, Corot est donc victime de son succès. Fils de bons bourgeois parisiens, couvé par ses parents jusqu'à 50 ans, il n'a rien du peintre torturé. Il connaît la célébrité et le succès de son vivant et double la fortune familiale. «La vie de Corot est peut-être ce qui se rapproche le plus du bonheur», dit Michael Pantazzi, conservateur du Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa.

Loin des polémiques, sa seule passion restera toute sa vie la nature, découverte à l'adolescence dans les forêts de Normandie. «Je pense que l'infortune m'a obligé de me réfugier sous la voûte du ciel et les ombrages épais, et me placer le mieux possible pour assister au concert des oiseaux, écrivait-il quatre ans avant sa mort. Auprès de cela, de ces quietudes, que sont les petites tempêtes indurables que fabriquent les hommes! Toujours et encore, le bonheur tranquille!»

Les Canadiens pourront voir l'exposition après les Français et avant les Américains. Le Musée des beaux-arts du Canada, à Ottawa, attend plus de 100 000 visiteurs cet été, essentiellement des touristes du Québec et de l'Ontario. Le musée n'en est pas à sa première grande collaboration internationale puisqu'il avait présenté l'exposition Degas il y a quelques années. Le budget canadien est d'environ un million de dollars.

Sans tomber dans le cirque qu'avait suscité la rétrospective Cézanne cet automne, la nouvelle exposition est entourée de toute une série d'événements. La Bibliothèque nationale de France y va d'une surprenante exposition de dessins et de clichés-verre, une technique de gravure sur verre opaque qui sert ensuite de négatif pour tirer des photos. Passionné de photographie, Corot fut le premier à utiliser cette nouvelle technique. Outre le CD-ROM habituel, le Théâtre 14 présente une pièce sur la vie du peintre intitulée tout simplement *Corot*.

Ni superstar, ni paysagiste monotone, Corot aura attendu de souffler ses 200 bougies pour redevenir lui-même. L'exposition permet de restituer l'homme dans son temps. Une époque où le XX^e siècle n'avait pas encore entamé sa course frénétique contre la montre. Chagall ne citait-il pas Corot en exemple: «Aux excès, j'ai envie de dire: calmez-vous, faites comme Corot, soyez ordinaire!»

Une présentation du
Théâtre de
La Manufacture

«Cœur léger CŒUR LOURD»



de VIOLETTE CHAUVEAU • SOPHIE CLÉMENT • ANDRÉE DUPLANTIE • PAULE MAINGUY
GINETTE MORIN • PASCALE MONTPETIT • MARIE-MADELEINE RAOULT • ISABELLE VINCENT
Mise en scène SOPHIE CLÉMENT Décor FRANÇOIS-XAVIER MARANGE Costumes ÉLISABETH SAVARD
Éclairages MANON CHOINIÈRE Musique originale LOU BABIN, BERNARD POIRIER, GUY THOUIN
Assistance à la mise en scène et régie DANY GAGNON

Avec VIOLETTE CHAUVEAU • SOPHIE CLÉMENT • GINETTE MORIN
LOU BABIN • BERNARD POIRIER • GUY THOUIN

DU 21 FÉVRIER AU 16 MARS 1996

MARDI AU SAMEDI À 20H / DIMANCHE À 15H

RÉSERVATIONS : 523-2246

Hydro Québec

BANQUE NATIONALE

Gérard Van Houtte

ESSO
L'impérialeLA LICORNE
4559, ave Papineau, Montréal

LES ARTS

Une mine d'or

Si l'envie me prenait de devenir partitionniste, je déguerpis avec le coin du Québec que j'aime le plus et j'aurais de quoi défendre son autonomie. J'ai appris depuis peu que l'Abitibi n'est pas une région québécoise «de souche», car le Québec l'a annexée en 1898 après l'avoir éprement disputée à l'Ontario pendant quinze ans. J'aurais dû le savoir plus tôt, je suis mortifiée, mais on m'a enseigné l'histoire comme on l'enseigne encore à vos enfants, c'est-à-dire si peu que pas.

Ma nouvelle science est fort étendue, une vraie mine d'or comme son sujet y mène. Je l'ai acquise dans l'ouvrage *Histoire de l'Abitibi-Témiscamingue*, la septième des imposantes monographies que l'Institut québécois de recherche sur la culture (IQRC) devenue récemment l'INRS-Culture et société) consacre aux régions du Québec. Celle-ci est l'œuvre de sept chercheurs de différentes disciplines, qui ont travaillé sous la direction d'Odette Vincent.

A moins d'être historien, chacun a des idées confuses sur ses origines, des bribes glanées durant l'enfance et l'adolescence au hasard des conversations d'adultes, des clichés qui s'installent en vrac dans la mémoire. Je croyais le Témiscamingue rural et l'Abitibi minier, l'histoire de la colonisation du Nord-Ouest défait mes catégories échantées. J'apprends que j'habitais littéralement à la ligne de partage des eaux et je me promène en pensée dans un paysage dont les vallons et les buttes prennent soudain un sens. Tous ces villages où mon père nous ramenait durant ses excursions de chasse, je comprends pourquoi ils portent les plus beaux noms français — La-



LISE BISSONNETTE

verlochère, Angliers, Guérin, Palmarolle, Rollet, Béarn — alors que notre civilisation fut largement américano-ontarienne. Bref, j'ai avalé ces 763 pages comme si j'étais par la grand-route dans un pays nouveau que j'ai pourtant toujours connu. Étrange voyage.

Avec sa part de regret, comme il se doit. Si l'école m'avait enseigné d'où je viens, j'aurais connu par surcroît l'histoire du monde. Car celle de l'Abitibi-Témiscamingue va de la glaciation jusqu'à l'Accord nord-américain de libre-échange, en passant par la civilisation amérindienne, la ruée vers l'or, les deux guerres mondiales, la grande dépression, et le reste. On n'est jamais isolé. Entre les «fros» et les «D.P.» comme on appelait les étrangers qui comptaient pour le cinquième des habitants de ma ville natale, il y avait la différence entre l'Europe de l'entre-deux guerres et celle de la guerre froide. Je l'ai ignoré. Nous aurions pu prendre sur place les leçons de l'histoire avant de les glaner éparées dans des livres, une fois devenus adultes. En comprenant le che-

min de l'or, du cuivre et de l'épinière, en apprenant les parties de bras de fer qui se sont jouées autour de leur contrôle et de leur exploitation, nous aurions su beaucoup plus tôt que l'aliénation du Québec n'était pas qu'une frileuse affaire de langue et de religion fabriquée par des élites apeurées.

Rien ne sert de récriminer aujourd'hui. Nous avançons. Eussent-ils voulu nous éclairer, les enseignants d'autrefois n'auraient disposé que de bien peu d'outils. Les histoires régionales que met au monde l'IQRC sont si riches et si complètes — il y en a encore quatre en chantier — que personne ne peut plus se défilier. Quand on se décidera à remettre l'histoire au programme des écoles primaires et secondaires, il ne restera qu'à les transformer en manuels accessibles, pour permettre aux enfants d'aller du connu à l'inconnu. Qui se cache derrière les cheminées d'une fonderie, une usine de bois de sciage, ou une coopérative dont le passé «communiste» fut aussi catholique, à l'époque où le capitalisme ne se masquait pas encore sous le fumeux nom de libéralisme.

Ne croyez pas que les auteurs-chercheurs de l'IQRC soient militants. Les commentaires sont les miens. Eux, ils s'en abstiennent plutôt. On sent qu'ils ont voulu accumuler le plus de données possibles, éclairer le plus vivement. La lumière est parfois trop blanche. Des statistiques, on en bouffe plus que des photos d'époque, ou que des évocations du climat. C'est là ma seule chicane, toute petite, avec eux. A force, ils finissent par flirter avec une histoire officielle, qui fait si bien la chasse aux mythes qu'elle en évacue les vérités non mesurables.

Ainsi je veux bien que l'aventure de la colonisation, en Abitibi, n'ait pas abouti uniquement aux terres de roches et à la misère, qu'elle ait été à l'origine d'une agriculture sans cesse en progrès, encore vivante, parfois prospère. Mais quand je lis qu'en 1950, 66 % des fermes de l'Abitibi-Témiscamingue ne généraient toujours «pas assez de revenus pour faire vivre une famille convenablement», cela ressemble bel et bien à quarante ans de misère depuis l'ouverture de la région, et aux histoires si navrantes que racontait mon père en rentrant de son modeste commerce ou de ses réunions de la caisse populaire. De même je veux bien qu'on n'insiste pas trop sur le côté *red light* qu'avaient nos villes — l'Abitibi contemporain est bien ombrageux à cet égard — mais il est dommage que de trop prudentes périphrases évacuent une façon sulfureuse de vivre qu'on observait encore à l'œil nu bien après la Révolution tranquille, et qui distinguait notre pays des paroisses pieuses et chastes égrenées le long du Saint-Laurent. Moi, j'aimais bien. L'amas de chiffres et de sigles qui font l'histoire administrative et institutionnelle ont ainsi tendance à masquer la vie, comme les bungalows tout neufs cachent de plus en plus les trembles, autour de mon lac Bruyère.

Mais qu'importe, l'armature de notre histoire est là. Aux romanciers, aux chansonniers, aux cinéastes de lui redonner sa passion. Je leur conseille de lire aussi *Histoire de Val d'Or*, un ouvrage récemment publié par la Société d'histoire de Val d'Or, qui fait vraiment de l'histoire officielle cette fois, mais dont l'iconographie abondante rend merveilleusement le climat d'un hier si jeune, si raouque, si lointain déjà.

MUSIQUE CLASSIQUE

Éviter les dangers de l'acquis

Richard Raymond poursuit à son rythme sa carrière internationale

MARIO CLOUTIER
LE DEVOIR

Comme ça, le pianiste montréalais Richard Raymond promène un air distrait qui fait croire qu'il est un musicien comme les autres, la tête un peu dans les nuages. Mais attention, le jeune musicien de 30 ans a plus que jamais les deux pieds sur terre et il n'a jamais été aussi occupé qu'en cette saison 1996-1997.

«J'ai une grosse année, fait-il simplement au bout du fil, de retour de New York où il répétait cette semaine avec l'American String Quartet, la formation qui l'accompagnera dimanche au Ladies' Morning Musical Club. D'octobre à avril, je prends part à une quinzaine de concerts, dont dix prestations comme soliste.»

Au LMMC, il interprétera avec le réputé ensemble américain le *Quintette pour piano et cordes op. 44* de Schumann et le *Quintette pour piano et cordes op. 81* de Dvorak. L'American String Quartet jouera, pour sa part en début de concert, le *Quatuor op. 76 n° 1* de Haydn. L'après-midi s'annonce donc des plus variés, un peu à l'image de la saison que connaît Richard Raymond.

Le récipiendaire du premier prix du Concours international de musique de Montréal en 1992 ne s'en vante surtout pas. Seulement, 1996 est une année dont il peut se montrer fier. Et il se dit bien que, s'il peut passer à travers ça, il n'aura plus peur de rien. Chose certaine, il n'a surtout pas peur de travailler et il ne manque pas de confiance en lui non plus.

«La confiance, ça se bâtit, mais ce n'est jamais acquis. Se tenir pour acquis, c'est un jeu dangereux qui ne donne rien. Il faut voir une carrière comme un éternel recommencement dans une constante ascension. On pense que les choses vont lentement, on se retourne et on voit le chemin parcouru. Ce n'est vraiment pas ennuyeux.»

Né à Campbellton au Nouveau-Brunswick, Richard Raymond a reçu des premiers prix en piano et en musique de chambre durant ses études au Conservatoire. Il détient une maîtrise, deux autres diplômes et plusieurs prix accumulés depuis 1990: Montréal, OSM, Radio-Canada, Van Cliburn... Mais, encore une fois, les prix ne représentent rien sans le travail, selon lui.

«C'est important d'en avoir, mais ça n'assure rien. Beaucoup de gens sont excellents lors des concours, d'autres s'éliminent d'eux-mêmes dès le départ. Le plus important c'est après, quand on se retrouve seul avec la partition. C'est là qu'il faut avoir des idées, être convaincu et convaincant.»

Parmi les idées chères au pianiste qui se matérialisent ces temps-ci, un deuxième disque, tout Liszt, sor-



PHOTO JACQUES GRENIER

«C'est bien beau le rêve, mais cela veut dire se mettre aussi de la pression sur les épaules. J'aime bien avoir les deux pieds sur terre parce que la tête dans les nuages ne donne rien.»

tira au mois de juin sur étiquette SRC. Le premier, incluant la *Sonate n° 32 en do mineur* de Beethoven, avait été salué chaleureusement par la critique il y a deux ans. Dans son année de rêve, M. Raymond a joué, ou jouera, à New York, Lyon, Vancouver et Washington, sans oublier une tournée montréalaise avec l'Orchestre Métropolitain. C'est ce qu'il appelle un bon équilibre.

«C'est bien beau le rêve, mais cela veut dire se mettre aussi de la pression sur les épaules. J'aime bien avoir les deux pieds sur terre parce que la tête dans les nuages ne donne rien. Il faut montrer de la persévérance tous les jours parce que la vie de musicien n'a jamais été chose facile.»

Faire ce qui est possible dans le moment présent, voilà son sage credo. Et Richard Raymond veut mettre l'accent sur sa carrière de soliste en ce moment. «C'est ce qui est le plus important pour moi présentement, mais, fait-il du même souffle, il faut être à l'aise dans tous les styles et dans toutes les circonstances. Ce n'est à ce moment là qu'on peut vraiment savoir et décider d'un plan de carrière.»

Faire ce qui est possible dans le moment présent, voilà le sage credo de Richard Raymond

POUR LA PREMIÈRE FOIS EN AMÉRIQUE

Corte Scorta
d'ITALIE en coproduction avec le Centre national des Arts d'Ottawa

présente **Strapiombo** (Précipice)
Chorégraphie pour dix danseurs de Laura Balis et Cinzia Romiti

Le 16 mars à 20h au Studio de l'Agora de la danse
Le 14 mars à 20h30 au Théâtre du Centre national des Arts

Un Quatuor Claudel renouvelé

MARIO CLOUTIER
LE DEVOIR

Pour la deuxième année consécutive, le Quatuor Claudel produit une série de deux concerts à Montréal. L'an dernier, le concert multidisciplinaire *Autour de Camille* avait conquis le public par son originalité en alliant musique, projections et poésie. Cette année, la formation fera appel à deux solistes invités, la soprano Natalie Choquette et le violoncelliste Yegor Dyachkov.

Ce soir, à la salle Pierre-Mercure, le premier des deux événements offrira également l'occasion aux mélomanes de revoir le Quatuor Claudel sous une forme renouvelée. La formation jouera en fait pour la première fois à Montréal avec deux nouvelles musiciennes: Annie Parent, alto, et Annie Gadbois, violoncelle. Pour leur part, Elaine Maril, violon, et Marie-Josée Arpin, violon, sont toujours au poste.

Le concert de ce soir saura mettre leur talent en évidence lors de la présentation du *Concerto pour deux violons, alto et violoncelle* d'Alfredo Casella (1883-1947) et le *Quatuor op. 10 n° 2 en ré mineur* de Luigi Boccherini (1743-1805).

Intitulée *Con Passione*, cette soirée italienne qui mettra en vedette notre divine diva Natalie Choquette comprend également l'interprétation de deux motets de Vivaldi, avec Geneviève Soly au clavecin. Enfin, le poème nostalgique *Il Tramonto* de Respighi complète le programme.

Six musiciennes de qualité, quatre compositeurs italiens. La soirée s'annonce passionnante!

OSM ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL CHARLES DUTOIT

GRATUIT L'AIT présente

LES CAUSERIES OSM

Lundi 4 et mercredi 6 mars • 18 h 45

Recontres pré-concert interactives, bilingues et gratuites

Animateur: Pierre Lapalme
Invités: Michel-Pierre Boucher et Carole Bogenez
Hall central de la Place des Arts

Lundi 4 et mercredi 6 mars • 20 h
LES GRANDS CONCERTS

CHARLES DUTOIT, chef
FRANK PETER ZIMMERMANN, violon

BEETHOVEN *Leonore 3, ouverture*
SIBELIUS *Symphonie n° 6*
BEETHOVEN *Concerto pour violon*

Commanditaire le 6: BANQUE CIBC

BILLETS: 19,25 \$, 28,00 \$, 30,00 \$, 39,00 \$, 40,25 \$ (taxes et redevances en sus)

Tarif étudiant: 10,00 \$ (Sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Mercredi 6 mars • 10 h 30
LES MATINS SYMPHONIQUES

METRO
CHARLES DUTOIT, chef
CHANTAL JUILLET, violon

BERG *Concerto pour violon*
MAHLER *Symphonie n° 1, «Titan»*

BILLETS: 16,00 \$ (taxes et redevances en sus)

Tarif étudiant: 10,00 \$ (Sur présentation de la carte d'étudiant à temps plein, le jour du concert)

Billets en vente à l'OSM / 842-9951, à la PdA / 842-2112 et au Réseau Admission / 790-1245

842-9951

QUATUOR MORENCY

LUNDI 4 MARS À 20H

SALLE PIERRE-MERCURE

STÉPHANE LEMELIN

2E QUINTETTE DE FAURÉ

PANNETON/ST-SAËNS

9 8 7 - 6 9 1 9



YULI TUROVSKY

Billets: 18,50 \$ 14,50 \$ 13 \$ Taxes en sus

Salle de concert Pollack

555, rue Sherbrooke Ouest

Le jeudi 7 mars, 20 h

NORTEL

Solistes
KEVIN McMILLAN, baryton
ELEONORA TUROVSKY, violon

Rota *Concerto pour cordes*
Hartmann *Concerto pour violon et orchestre à cordes*
Dvorak *Nocturne, opus 40*
Mahler *Lieder eines fahrenden Gesellen*
Mahler *Chants d'un compagnon errant (arr. par Schoenberg)*
Mahler *Adagietto de la 5^e symphonie*



CBC Stereo 93.5
Articulé 844-2172

LES ARTS

CINÉMA

Debout seulement... et pas trop longtemps

UP CLOSE AND PERSONAL
(Intime et personnel) De Jon Avnet. Avec Robert Redford, Michelle Pfeiffer, Stockard Channing, Joe Mantegna, Kate Nelligan. Scénario: Joan Didion, John Gregory Dunne. Image: Karl Walter Lindenlaub. Montage: Debra Neil-Fisher. Musique: Thomas Newman. Touchstone Pictures, États-Unis, 1996. Au Loews (v. o.) et au Parisien (v. f.).

MARTIN BILODEAU

Lorsque deux vedettes de la stature de Robert Redford et de Michelle Pfeiffer se rencontrent à l'écran, on peut être certain de plusieurs choses: d'abord, que le scénario se livrera à toutes les contorsions nécessaires pour leur donner une

part égale du gâteau, une répartition juste des bons mots; aussi, que leur histoire d'amour (inévitabile) s'appuiera sur leur personnalité de star (le choc des étoiles??) et non sur des critères pré-établis et traités dans le scénario. Enfin, que les personnages qui gravitent autour du noyau seront malmenés par le scénario et balayés au montage, même si ceux-ci revêtent les traits de Stockard Channing, Joe Mantegna et Kate Nelligan. Car en reléguant au trente-sixième sousol des acteurs de calibre, on multiplie par dix la crédibilité des deux vedettes principales. Élémentaire.

Up Close and Personal, c'est ce que les Américains qualifient de «feel good movie», soit un film qui a pour principale fonction de procurer un plaisir inoffensif aux spectateurs;

comme la fin justifie les moyens, qu'importe si le film emprunte les avenues les plus invraisemblables pour y parvenir. La jeune et naïve Tally Atwater (Pfeiffer), ex-serveuse de Casino à Reno (peut-on être plus évocateur?) rêve de devenir journaliste pour la télévision. Warren Justice (Redford) n'est plus très jeune, mais son charme opère autant que la salle de nouvelles qu'il dirige à Miami pour le réseau IBS. Il offre à Tally sa première chance et fait d'elle une professionnelle. Le réseau de télévision propose à Tally un poste de reporter à Philadelphie, juste au moment où les deux tourtereaux s'avouent leur amour. Qu'importe, vocation avant tout, Tally accepte et Warren reste à Miami, mais pas pour longtemps. Voyant qu'elle s'écrase lamentablement, intimidée par un journaliste senior (Channing) qui se consacre à la faire échouer, Warren prend congé et vient la superviser. Un mariage et un reportage à scandale plus loin (le film cherche à nous faire croire que la télévision agit comme outil de dénonciation sociale), voilà Tally promise sur le réseau national.

Comme une centaine de films déjà faits

Le film de Jon Avnet (*Fried Green Tomatoes*), qui s'inspire librement de la vie de la défunte Jessica Savitch, rappelle une centaine de films hollywoodiens, à commencer par *A Star Is Born*, où la jeune ambitieuse dépasse son mentor, et *My Fair Lady*, où un homme en mal de défis transforme une rescapée de la rue en femme du monde. Ces derniers films se livraient toutefois à une étude de caractère à travers une lente et souvent douloureuse progression. Dans *Up Close and Personal*, Tally Atwater, qu'on reconnaît d'abord à son tailleur rose bonbon moulant, ses talons aiguilles, sa chevelure de larges dimensions et son manque flagrant de culture, se transforme sous nos yeux, en un temps record et sans effort apparent, en une journaliste de la trempe de Connie Chung, désormais «acro» aux tailleurs Gucci et arborant une coiffure sobre quoique sophistiquée. Parallèlement, et dans une volonté démocratique d'équité, le récit s'attarde au cheminement rédempteur de Warren (on apprendra qu'il a foiré par le passé) et à ses rencontres avec les dirigeants du réseau — c'est le regard obligé du côté de *Network* et *Broadcast News*, qui s'inscrit très mal dans ce qui demeure avant tout une comédie sentimentale.

Les personnages secondaires révèlent les principaux clichés du milieu dépeint, mettant en relief, par la même occasion, la pureté de Tally et Warren, consumés par le feu sacré. Ainsi, Stockard Channing incarne un journaliste arriviste, Kate Nelligan une reporter désenchantée, et Joe Mantegna un agent qui pousse vers le haut les futures vedettes du petit écran — histoire de dénoncer (?) le glamour et le mercantilisme des médias.

Comme la plupart des films de producteurs, celui-ci n'échappe pas à la règle du désengagement artistique, du nivellement formel et de la standardisation des images. Le seul objectif reste de mettre en valeur les attributs physiques des deux héros, insistant sur la beauté de leurs visages et la fermeté de leurs corps. Or, les rares scènes de lit — ce film est d'une pudeur indescriptible — ne fonctionnent pas; la chimie entre les deux personnages opère en effet seulement lorsque ceux-ci sont debout. Couchés, ça frise le «freak show».

Up Close and Personal est un film qui a pour principale fonction de procurer un plaisir inoffensif aux spectateurs



Warren Justice (Robert Redford) et Tally Atwater (Michelle Pfeiffer) en grande conversation.

Un regard neuf

J'AI ME, J'AI ME PAS
Réalisation: Sylvie Groulx. Scénario: Sylvie Groulx, Gilles Marcotte. Avec Lucie Laurier, Dominic Darcueil, Rémi Laurin-Ouellette, Patrice Dubois, Patrick Labbé. Image: Jacques Leduc. Musique: André Duchesne, René Lussier. Au complexe Desjardins.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Sylvie Groulx, qui n'avait jusqu'ici signé que des documentaires, fait le grand saut dans le film de fiction, avec ce *J'aime, j'aime pas*, mariage du vidéo et du film. Mariage mixte qui constitue aussi un signe des temps. Le marché de l'image se voit envahi par la vidéo qui entre dans le flanc du cinéma, le tasse dans son propre champ.

J'aime, j'aime pas témoigne donc de cette relation visuelle désormais incestueuse, comme l'avait fait avant elle Micheline Lanctôt à travers *Deux Actrices*. Il témoigne aussi de la condition de ces mères adolescentes qui vivent tant bien que mal, et pas si mal parfois, leurs responsabilités précoces. Dans un film un peu facile, pas toujours abouti mais vivant, Sylvie Groulx nous entraîne dans cette fiction aux allures de documentaire où un étudiant Thomas fasciné par Winnifred (Lucie Laurier) une jeune modèle la prie de tenir le premier rôle dans la vidéo qu'il réalise pour son cours de cinéma. Elle a 17 ans et un bébé, a été abandonnée par le père, mais rêve encore de lui et du désert où son Roméo s'est évaporé en ne lui laissant plus de nouvelles. Mais l'étudiant tombera amoureux de son actrice, «comme d'autres avant lui», lui fait remarquer son collègue: Woody Allen, Ingmar Bergman, etc.

Fort de cette illustre filiation, il brûle de livrer les images du siècle, mais laisse tomber ses pompeux scénarios de départ pour se coller au réel de cette jeune fille de caractère, qui mène sa maternité tambour battant et refuse toutes les victimisations que la société voudrait lui voir endosser. C'est Thomas qui mûrira au contact de Winnifred, modifiant sa vision du monde, dans la confu-



Lucie Laurier, dans *J'aime j'aime pas*.

sion que lui apporte son implication émoive et ses fonctions de réalisateur.

Le film repose sur les épaules de Lucie Laurier, comédienne toujours juste et vibrante, d'un naturel fou crevant le moindre écran qui se présente devant elle. Le reste de la distribution paraît plus faible. Dominic Darcueil dans le rôle de Thomas est linéaire et les acteurs dans leur ensemble ne font guère le poids auprès des figures féminines même secondaires. Il y a une cinéaste femme là dessous et on sent sa griffe.

Entre le film et le vidéo, le réel et la fiction, le film jongle assez finement avec les ambivalences et les

changements de tons, montre les drames, les angoisses et les joies d'une jeune fille intense qui n'a pas envie d'être enfermée dans une statistique sur les mères adolescentes. Il aurait pu pousser son propos, pénétrer la psychologie des personnages en profondeur, gagner en force et en originalité de style sur cette trame finalement rabâchée de la vidéo dans le film. Mais le film a su du moins éviter le ton didactique (il s'inscrit dans la série Familiarités de l'ONF) des commandes à thème, et on ne sent jamais l'œuvre-faisant-lumière-sur-le-vécu-des-jeunes-mères-célibataires qui l'aurait rendu exaspérant. Une fraîcheur sur-nage. C'est déjà beaucoup.

L'initiation

LE PLUS BEL ÂGE
Réalisation: Didier Haudepin. Scénario: Claire Mercier et Didier Haudepin. Avec Élodie Bouchez, Melvil Poupaud, Sophie Aubry, Gaël Morel. Image: Jean-Marc Fabre. Musique: Alexandre Desplat. 1h25. Au Parisien.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Quel univers exotique que celui auquel s'ouvre *Le Plus Bel Âge*! Au Québec, on a l'impression d'être à mille lieues de ces classes françaises préparatoires aux grandes écoles où un étudiant sur cinquante franchira le cap de l'admission. Des milieux presque concentrationnaires où certains élèves couchent sur place dans des chambres dortoirs, poursuivant des études follement exigeantes, farouchement compétitives, où les jeux de pouvoirs et les rites d'initiation sadiques ont la partie belle. Et qui paraissent bien loin des passoirs de nos universités dans lesquelles de vrais alphabètes s'engouffrent avant de décrocher leurs diplômes haut la main. Infiniment plus dangereuses aussi ces écoles françaises. Car les étudiants, chauffés à blanc, parfois dérapent.

Sur un film doté d'indéniables qualités techniques, des moments forts et d'un thème riche et inédit, Didier Haudepin ne parviendra guère à nous intéresser à sa faune estudiantine, faute de héros sympathiques à nous mettre sous la dent, faute surtout d'identifications possibles — barrière culturelle oblige — à leurs mœurs scolaires. On vivra leurs amours et leurs détresses, leurs épreuves aussi, sans compatir vraiment. Domage!

Au premier plan, Delphine, l'actrice Élodie Bouchez héroïne des *Roseaux sauvages* de l'échiné. Elle vient

d'un milieu populaire, aspire à des études supérieures en littérature et pénètre un monde dont elle ne connaît pas les règles. Un jeune séducteur manipulateur Axel la fascine depuis qu'elle a assisté au suicide de sa compagne Claude, une élève de classe supérieure. Pourquoi ce geste? C'est à travers une relation trouble avec le jeune homme en abus de pouvoir, et l'exploration des arcanes de cette école décidément pétrie de secrets inavouables qu'elle fera l'expérience initiatique de l'âge adulte, sur une corde dramatique.

Claude, la suicidée, est l'exaltée du trio, l'idéaliste qui croit en la justice et l'amour et qui un beau jour fera une atroce découverte qui la conduira à la mort. En trame, toute l'horreur du bizutage, ces rites d'initiation féroces pleins de merde et d'humiliation auxquels sont soumis quelques souffre-douleurs soigneusement choisis parmi les rangs des nouveaux.

Mais Claude (jouée par Sophie Aubry) est par certains côtés chipie, excessive et tranchante. Ses émois ont peine à nous atteindre. Axel (Melvil Poupaud) se révèle un personnage franchement exécutable, petit fasciste séducteur qui joue de ses charmes pour asservir les femmes. Quant à Élodie, malgré sa forte présence, son personnage lui colle mal à la peau et ses rapports psychologiquement sado-masos avec Axel paraissent artificiels.

Tourné avec art, en plusieurs plans, *Le Plus Bel Âge* pêche par un rythme qui s'essouffle. Trop de paroles, trop de temps morts, et des redites, comme ces vidéos où Claude palabre et que Delphine se projette *ad nauseam*. Mais certains moments très forts, le suicide, la scène de bizutage rattrapent notre attention au détour.

Le Plus Bel Âge est un film à la forme travaillée mais qui manque de tonus, où l'on cherche à s'identifier aux personnages sans vraiment y parvenir. Ces tragédies nous captivent sur le plan intellectuel mais ne passent pas l'écran.



Élodie Bouchez et Melvil Poupaud, dans *Le Plus Bel Âge*.

"Dans un style dépouillé, réduit à l'essentiel, Claude Sautet signe son film le plus abouti."
- Luc Perreault, LA PRESSE

Emmanuelle Béart Michel Serrault
Jean-Hugues Anglade

NELLY et Mr. ARNAUD

Un film de CLAUDE SAUTET

11 NOMINATIONS AUX CÉSARS '96

BERRI 288-2115 1280 rue St-Denis
CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro McGill
DAUPHIN 721-6060 2396 Beaubien est
LAVAL (Carrefour) 688-3694 2330 boul. Le Carrefour
BOUCHERVILLE 449-6404 Coin St-Martin et Volts
STE-ADELE 229-7655 Cinéma Film

Une histoire d'amour que vous n'oublierez jamais!

LE MUSÉE DE MARGARET

Version française de MARGARET'S MUSEUM

Réalisé par Mort Ransen

13 ANS+

VERSION FRANÇAISE CENTRE-VILLE 849-FILM 2001 Université, métro McGill
VERSION ORIGINALE ANGLAISE CENTRE ÉATON 688-5700 765 Ste-Catherine O.

ANGELS & INSECTS

"SÉDUISANT, ÉTONNANT!"

Valérie Lecaric, SAUT, BONJOUR

13 ANS+

FAUBOURG 682-2230 140 Ste-Catherine O.

L'année Juliette

un film de PHILIPPE LE GUAY

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O.

Daniel Toscan Du Plantier et Pierre Olivier Bardet présentent

Ying Huang Richard Troxell

Madame BUTTERFLY

Un film de Frédéric Mitterrand

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O.

Sélection officielle CANNES 95

Le plus bel âge...

"J'avais 20 ans. Je ne laisserai personne dire que c'est le plus bel âge de la vie"

ÉLODIE BOUCHEZ MELVIL POUPAUD SOPHIE AUBRY GAËL MOREL

UN FILM DE DIDIER HAUDEPIN

MAINTENANT À L'AFFICHE!

PARISIEN 866-3856 480 Ste-Catherine O.

L'Office national du film du Canada présente un film de SYLVIE GROULX

J'AI ME J'AI ME PAS

avec Lucie LAURIER

et Dominic DARCEUIL Patrick LABBÉ Caroline NÉRON Rémi LAURIN-OUELLETTE Patrice DUBOIS Manon MICLETTE Sylvie LÉONARD Alex PILON Serge PILON

scénario et dialogues Sylvie GROULX et Jacques MARCOTTE direction artistique Marie-Carole DE BEAUMONT son Richard BESSE musique André DUCHESNE et René LUSSIER réalisation Sylvie GROULX

images Jacques LEDUC montage Fernand BELANGER son Claude BEAUGRAND production Manique LÉTOURNEAU

COMPLEXE 288-3141 1545 boul. Le Corbusier
LAVAL (Galeries) 688-3333 1545 boul. Le Corbusier
BROSSARD 849-FILM 1000 boul. Taschereau

LES ARTS

À L'ÉCRAN

LES MUSTS

- ★★★★: chef-d'œuvre
- ★★★★: très bon
- ★★★: bon
- ★★: quelconque
- ★: très faible
- ☞: pur cauchemar

DEAD MAN WALKING

★★★★ 1/2

On sort commotionné de ce bouleversant *Dead Man Walking*. Deuxième long métrage du comédien Tim Robbins, d'une maîtrise exceptionnelle, tiré d'une histoire vécue, il raconte le rapport entre une religieuse et un condamné à mort pour meurtre et viol qu'elle accompagnera jusqu'à son exécution dans le pénitencier de La Nouvelle-Orléans. Magistralement interprété par Susan Sarandon et surtout Sean Penn dans la peau du criminel endurci, irrécupérable et pourtant fragile, filmé avec respect, sensibilité, humanité supérieure, *Dead Man Walking* évite tous les clichés du thème et nous livre une œuvre coup-de-poing, d'une puissance émotive qui laisse pantois. À l'Égyptien. En nomination pour l'Oscar du meilleur acteur, de la meilleure actrice et du meilleur réalisateur. **Odile Tremblay**

NELLY ET M. ARNAUD

★★★★

Sans doute le meilleur film de Claude Sautet, son plus épuré sur une performance magistrale de Michel Serrault. Le comédien campe un juge à la retraite qui au soir de sa vie s'éprend d'une jeune femme en rupture de couple (Emmanuelle Béart) qui tape son autobiographie. Hors des clichés du thème, avec pudeur, le film courtise le non-dit et parle en filigrane de la peur de l'autre, des relations humaines à réinventer, du temps qui fuit. Une mise en scène subtile, une interprétation brillante et un Serrault époustoufflant, qui devrait raffer le César du meilleur acteur, décerné ce soir (le film compte 10 nominations, dont meilleur film, réalisateur, actrice). Au Dauphin et Centre-Ville. **O. T.**

BABE

★★★★

De Chris Noonan. Voici enfin un film intelligent pour toute la famille, qui ne prend pas les enfants pour des cons et les parents pour des éducateurs spécialisés. *Babe*, un jeune cochon sauvé de l'abattoir, se retrouve sur une ferme et se lie d'amitié avec tout ce qui bouge, notamment un chien Berger qui lui apprendra à garder les moutons. Ce film poétique et à l'humour savoureux — il faut entendre les animaux bavarder entre eux — porte sur la tolérance et la cohabitation. Le cadre enchanteur de la Nouvelle-Galles du Sud se prête parfaitement au climat merveilleux de l'ensemble. À voir absolument. En nomination pour sept Oscars, dont meilleur film et meilleur réalisateur. Au Palace. **Martin Bilodeau**

L'ANTI-MUST

ANGÉLO, FRÉDO ET ROMÉO

☞

Un pur navet signé Pierre Plante. Un furoncle sur le nez du cinéma québécois. Cette basse comédie prenant le public pour un crétin donne la vedette à Martin Drainville, Benoît Brière et Luc Guérin dans une série de sketches imitations sots et ratés, liés entre eux par une bouillie qui ne saurait prétendre au titre de scénario. Drainville y incarne un rien-du-tout nouveau riche se faisant arnaquer par un faux producteur de cinéma (Brière). Privés de répliques cohérentes et de direction, ces comédiens éprouvés se révèlent nuls, incapables d'arracher un rire et réduits à des mimiques grotesques servies à contretemps. **O. T.**

BROKEN ARROW

★★★ 1/2

De John Woo, ce cinéaste de films d'action venu de Hong-Kong et en qui Hollywood reconnaît, à juste titre, un immense talent. John Travolta et Christian Slater prêtent leurs traits à deux pilotes de bombardiers soudain devenus ennemis lorsque le premier vole à l'État deux têtes nucléaires et réclame au Pentagone une rançon, faute de quoi... Ce thriller musclé et spectaculaire laisse les spectateurs ravis à leur siège. Ça n'a rien de surprenant, venant du réalisateur de *The Killer* et du scénariste de *Speed*. Au Berri et Centre-Ville. **M. B.**

SALAM CINÉMA

★★★ 1/2

Une fiction ayant des allures de pur documentaire réalisée par le cinéaste iranien Mohsen Makhmalbaf. Son film montre la foule de Téhéran se ruant sur des auditions, poussée par le rêve éperdu de «jouer dans un film». L'Iran se dessine en arrière-plan, à travers les visages des aspirants-comédiens, leur détermination. C'est drôle, touchant, un peu répétitif, mais follement vivant. Les jeunes filles surtout, dont les fortes personnalités percent l'écran, sont merveilleuses. Au Parallèle. **O. T.**

BEFORE AND AFTER

★★★

Le réalisateur français Barbet Schroeder poursuit à Hollywood son analyse de la société américaine et du rêve qui la cimenter. Bien que *Before and After* ne soit pas son meilleur film, il reste que le regard lucide qu'il pose sur cette histoire de famille modèle, soudain frappée d'ostracisme par sa communauté lorsque le fils adolescent est soupçonné de meurtre, demeure celui d'un brillant sociologue et d'un cinéaste inspiré. Au Loews et Pointe-Claire. **M. B.**

ERREUR SUR LA PERSONNE

★★★

Un étonnant premier long métrage du Québécois Gilles Noël. Étonnant, parce que ce polar psychologique manifeste une vraie vision d'auteur, substance rare de nos jours. Un poli-



PHOTO CELINE LALONDE

Macha Grenon et Jacques Vallée dans *Erreur sur la personne*.

cier blessé (Michel Côté) se laisser fasciner par une jeune femme (Macha Grenon) dont il fait la filature. Mais malgré une symbolique parfois appuyée, une distribution inégale, une ligne dramatique ténue, le film regorge de trouvailles insolites, de mystère, d'intelligence et mérite vraiment le détour. Au Complexe Desjardins. **O. T.**

ANGELS AND INSECTS

★★★★

L'Américain Philip Haas a réalisé un film très... britannique, sur fond de manoir anglais de l'époque victorienne, où des aristocrates décadents attirent un gentil roturier dans leurs filets. Par un habile parallèle, le film oppose le monde des insectes à celui des hommes. De belles images, un jeu juste, mais une œuvre un peu trop sage. Au Faubourg. **O. T.**

MARY REILLY

★★ 1/2

Stephen Frears, le réalisateur des *Liaisons dangereuses*, signe ici un contrepoint à *Docteur Jekyll et Mister Hyde* de Stevenson. Il s'est basé sur le roman de Valerie Martin qui prenait le point de vue de la servante pour raconter cette célèbre histoire de doublement. Des belles images, une atmosphère oppressan-

te et prenante dans les rues de Londres et d'Édimbourg. Mais Frears a voulu répéter l'exploit des *Liaisons dangereuses*, en faisant jouer John Malkovich et Glenn Close dans une production d'époque. Il l'a fait un cran plus bas. Ni Malkovich ni Julia Roberts qui lui donne la réplique ne sont convaincants. Le cinéaste en refusant d'enfoncer le clou de l'horreur pour jouer la carte psychologique a édulcoré l'histoire qui se dilue en des zones grises un peu ennuyeuses. **O. T.**

UNFORGETTABLE

★★ 1/2

Pour sa première réalisation à Hollywood, John Dahl, le brillant réalisateur de *Red Rock West* et de *The Last Seduction*, s'est laissé séduire par son budget pour raconter l'histoire d'un médecin qui, bien qu'acquitté du meurtre de sa femme, dissipera les soupçons qui pèsent encore sur lui en pénétrant la mémoire de la défunte. Ponctué de spectaculaires images qui illustrent la mémoire telle que perçue par le héros, *Unforgettable* s'égaré dans son récit tentaculaire qui reprend certains éléments clés du film noir, omettant toutefois de développer la psychologie des personnages. Avec Ray Liotta et Linda Fiorentino. Aux cinémas Eaton et Angrignon. **M. B.**

RÉPERTOIRE

chef-d'œuvre. Le film sera présenté par Réal La Rochelle, critique de cinéma et mélomane réputé. **M. B.**

LES ROSEAUX SAUVAGES/WILD REEDS (1994)

Le Cinéma du Parc présente cette semaine (dans sa version originale sous-titrée en anglais) ce superbe film d'André Téchiné, récipiendaire de quatre Césars — dont celui du

meilleur film et du meilleur réalisateur. À travers ce film qui a pour cadre la France paysanne de 1962, au crépuscule de la Guerre d'Algérie, Téchiné raconte sa jeunesse, évoquant le paysage moral et politique qui a façonné sa façon de voir la vie en abordant parallèlement son éveil sexuel et politique. À voir et à revoir. Tous les jours à 14h45 et 19h, plus une projection supplémentaire à 23h30 ce soir. **M. B.**

Le Théâtre de la Source présente

CONTEZ-MOI CHAT...

Au Théâtre de l'Esquisse
1650, Marie-Anne (est)

Réervations
527-5197

Les samedis et dimanches
17-18 et 24-25
février
2-3 mars
à 14 h 00

De l'Égypte ancienne aux temples des moines tibétains, suivons le fabuleux voyage de Don Gato le Chat!

TUEJ

Ville de Montréal

THÉÂTRE DU RIDEAU VERT

TCHÉKHOV TCHÉKHOVA

de François Nocher et Francine Bergé Traduction: Anna Christophoroff

Les femmes et autres personnages
dans autres et autres salles

mise en scène:
Yves Desagnés

avec:
Patricia Nolin
Gilbert Sicotte

concepteurs:
Martin Ferland
Michel Beaulieu
François Barbeau
Claude Lemelin
Jean-Marie Guay

en collaboration avec
LES ARTS du Maurier

du 27 février au 23 mars réservations: 844-1793

TÉLÉVISION

Plates, les samedis!

Tout pour lui rien pour moi. Tout pour le dimanche rien pour le samedi. Le trafic est tellement intense, certains dimanches soirs, que le téléspectateur est forcé de faire des choix déchirants. Prenons dimanche dernier: *Being at home with Claude*, une soirée Othello, un Pivot exceptionnel, les 35 ans de Télé-Métropole. Sans parler des films de qualité un peu plus tard en soirée. Bref, de quoi manger tout son pop corn et... se préparer des munitions pour le samedi soir suivant en enregistrant ce qu'on est forcé de rater.



PAULE DES RIVIÈRES

Car il faut le dire, le grand vide du samedi soir, c'est pas drôle. Abrutissement garanti. Bien sûr, il y a le traditionnel hockey de la Société Radio-Canada, que, soit dit en passant, un nombre grandissant de femmes regardent. Mais si on n'aime pas le hockey?

Télévision Quatre Saisons a bien essayé de profiter du grand vide en offrant *Sonia Beneza* à 20h le samedi. Mais l'émission ne lève pas. Est-ce la faute de Sonia (maladroitemment intercalée entre deux films)? Ou les téléspectateurs sont-ils tout à fait décidés, le samedi, à bouder le petit écran?

C'est, encore une fois, la question de l'œuf ou de la poule. Mais une chose est certaine, le phénomène s'observe en France comme aux États-Unis: les téléspectateurs, même fidèles, ont besoin de reprendre leur souffle, de faire autre chose au moins une fois par semaine. Normal de passer un tour quand on regarde une moyenne de 25 heures de télé par semaine, dont 11,9 en soirée! Et les téléspectateurs choisissent le samedi, spontanément. Ceux qui veulent frapper le million de téléspectateurs (en dehors des joutes de la Coupe Stanley) se rabattent systématiquement sur une autre soirée.

Mais la question demeure, à savoir pourquoi faut-il concentrer les émissions culturelles de qualité à

l'intérieur d'une plage de quelques heures? Encore là, les études ont parlé et les directeurs de programmation ont tiré leurs conclusions. Ce n'est que le dimanche soir, disent presque unanimement ces derniers, que les téléspectateurs, reposés, sont prêts à recevoir un produit culturel. Un membre de la SRC soutient que *La La La Human Step*, présenté aux *Beaux Dimanches*, qui a séduit 346 000 téléspectateurs, n'aurait pas connu pareille écoute le lundi soir.

Radio-Québec l'a appris à ses dépens. Il y a quelques années, il a voulu faire différent en présentant une émission culturelle le mardi soir, *Rideau*. Mal lui en pris: l'émission ne leva pas. «Le succès ne fut pas à la hauteur de nos attentes», dit pudiquement le responsable de la programmation de Radio-Québec, Paul Breton. Il ajoute en guise d'explication que «nous avions les *blockbusters* [lire les téléromans] dans les jambes». Cela dit, ce dernier se montre très conscient des problèmes de trafic culturel du dimanche soir et «nous sommes en réflexion là-dessus».

Plaisir de lire, d'ailleurs, est une émission qui a pâti du trop grand achalandage. L'émission attirait un peu plus de téléspectateurs dans la case du samedi soir que dans celle du dimanche où elle loge présentement. Mais, règle générale, les experts disent qu'une émission qui attire 500 000 personnes le samedi, doublera souvent son auditoire le dimanche.

Récemment, la critique en télévision du journal *Le Monde* qualifiait de «désespérante» la programmation du samedi soir. On ne l'invitera pas à ve-

Gestion d'organismes culturels

Le diplôme de 2^e cycle pour gestionnaires et professionnels des milieux des arts et de la culture

Admission

Trimestre d'automne 1996
Date limite: 1^{er} avril

Conditions d'admissibilité:
diplôme de 1^{er} cycle universitaire de préférence dans un domaine artistique ou diplôme de l'École nationale de théâtre, du Conservatoire d'art dramatique ou du Conservatoire de musique avec une moyenne d'au moins 70 %; expérience de travail pertinente d'au moins 2 ans.

30 crédits.
Temps complet ou temps partiel.

(514) 340-6151

HEC
L'esprit d'entreprise

BIGRAS

14-15-16 MARS 20h

SPECTRUM

DE MONTRÉAL

311, STE-CATHERINE ☉ PÉ-der-Arts (Info: 844-5858) Billets en Spectrum, chez Admission et au 749-2245 (1-866)

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

Du piano avant toute chose

FRANÇOIS TOUSIGNANT

YEFIM BRONFMAN/PROKOFIEV

Serge Prokofiev: Sonates pour piano n° 2 en ré mineur, op. 14, n° 3 en la mineur, op. 28 «D'après de vieux cahiers», n° 5 en do majeur, op. 38 et n° 9 en do majeur, op. 103. Yefim Bronfman, piano. Sony Classical SK 53273

Je vous l'avais promis, revoici Yefim Bronfman dans le troisième et dernier enregistrement de son intégrale des sonates pour piano de Prokofiev. Elle risque bien de s'imposer comme une grande réussite dans les annales discographiques. Précision, netteté, agressivité et romance, toutes ces qualités sont en superlatif chez ce pianiste dans ce répertoire. Dans la troisième sonate, on pense à Richter.

Malgré une capacité digitale fabuleuse et une puissance remarquable, la virtuosité ne se fait jamais gratuite. Curieusement, on se prend à penser qu'en dépit des différences d'époque, l'esprit de Prokofiev est au moins aussi fantasque que celui de Schumann. Revirements brusques de la musique, changements abrupts de caractère, grandes lignes chantantes qui dominent un tumulte harmonique. Sans romantisme cependant: l'interprète reste fidèle à l'esprit motoriste du compositeur.

Cela donne une deuxième sonate décapée de tout ce qui la rend parfois lassante. Quand on arrive à la cin-

quième, l'ironie mordante et noire prend tous ses droits sous ces doigts. Le désespoir est un peu tamisé dans la neuvième sonate. Le premier mouvement me semble un peu trop serein et on dirait que le pianiste ne veut pas prendre de risque dans les traits-fusés du second. Sans pour autant trahir la partition, un peu plus d'imagination à l'emporte-pièce aurait plus stimulé. Le troisième mouvement est ce qu'il y a de plus réussi. Quel lyrisme sans complaisance, et quelle sonorité découvrons nous ici. Des graves brouillés juste comme il faut pour qu'on perçoive comment s'organise le grognement. Pour finir, des demi-teintes debussyennes que la prise de son rend à merveille et un pianiste qui a du souffle. Tout pour faire rêver. Verra-t-on un jour les trois disques réunis en un coffret? On se le souhaite.

THE ART OF ALFRED BRENDEL

Cinq coffrets consacrés à la musique soliste et concertante de Liszt, Beethoven, Schumann, Brahms, Haydn et Mozart avec Alfred Brendel au piano. Philips 446 921, 446 922, 446 923, 446 924 446 925

Alfred Brendel fête ses soixante-cinq ans cette année et pour l'en féliciter la maison Philips lui offre une réédition de nombre des incalculables enregistrements faits chez elle. Cadeau de taille: il s'agit de cinq coffrets de cinq disques chacun qu'on retrouve dans un élégant boîtier qui offre en prime l'enregistrement de la suite L'Arbre de Noël de Liszt, le premier de Brendel, réalisé en 1951-52. On fait donc le tour de 45 ans de carrière au disque. Cela nous permet aussi de se faire une idée juste de l'artiste et de son évolution.

Chaque coffret est consacré à un «genre» stylistique bien précis. Le premier comprend trois sonates de Haydn (dont la 50e, en do majeur, et la 52e en mi bémol majeur) et l'Andante con variazioni en fa majeur. Fort peu me direz-vous; c'est que Brendel se donne maintenant comme objectif de «réhabiliter» la musique de Haydn, de la réenregistrer et de plus la donner en récital. Le reste du coffret est consacré à Mozart: quatre sonates et sept concertos, avec l'Academy of Saint-Martin-in-the-Fields dirigée par Sir Neville Marriner. Parfois un peu sage, toujours bien joué.

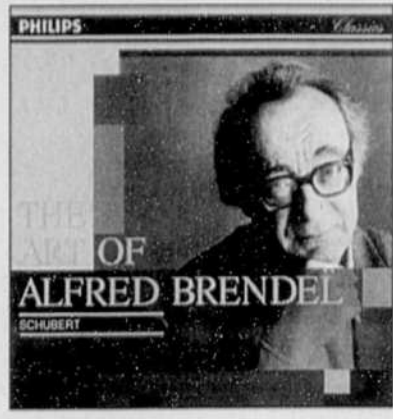
Le second ensemble est tout entier dédié à Beethoven. Quelques morceaux favoris, dont Für Elise naturellement, quelques «grosses» sonates, les deux ensembles de variations importants (Diabelli et Eroica) et les deux derniers concertos pour piano. Le troisième est pour Schubert, naturellement (ah! ces trois ultimes Sonates...) et le quatrième propose des pages de

Liszt. On y trouve la deuxième version enregistrée de la célèbre Sonate, dont le pianiste dit que c'est la plus réussie. Également les deux concertos pour piano avec le LPO sous la baguette de Haitink, les trois Anées de pèlerinage et des pièces tardives. Pour finir la musique de Brahms (encore une fois, les deux concertos pour piano en plus des quatre Ballades op.10) et de Schumann. Un bel éventail de la production de ce compositeur avec encore une fois de grands succès: la Fantaisie op. 17, les Kreisleriana, le concerto etc.

Brendel, je le laissais supposer plus haut, a choisi lui-même les œuvres et les versions qu'il souhaitait qu'on édite sur ce coffret de luxe. Cela est donc fidèle à sa pensée. Car ici, il faut dire qu'on a affaire à un intellectuel du piano, qui sait ce qu'il fait, sans jamais se laisser trop emporter par un moment d'égarement: à peine semble-t-il tolérer le frisson. La passion n'est pourtant pas absente; les morceaux de Liszt le montrent bien, là où Brendel fait parler l'harmonie et résonner le piano en maître incontesté du clavier transcendant. Il faut rappeler que c'est en défendant ce répertoire que le pianiste a acquis une réputation internationale dans les années 50. On pourrait toujours aimer un peu plus de ceci ou un peu moins de cela, mais l'écoute laisse toujours satisfait.

Comme il s'agit de réédition, quel est donc l'avantage de ces coffrets? Pour le mélomane débutant, il est certain: s'assurer d'obtenir d'excellents enregistrements d'œuvres incontournables du répertoire pianistique, et à relativement bon marché. Cela constitue une très bonne base de discothèque pour apprivoiser la musique de piano des XVIIIe et XIXe siècles.

En plus la présentation est remarquable: dans un emballage au toucher satiné, cinq disques vous attendent, chacun rangé dans une enveloppe individuelle. On gagne donc beaucoup d'espace. Chaque coffret prend moins de place que deux disques ordinaires. La seule petite réserve vient du nettoyage de certaines plages qui aurait pu être mieux fait, histoire de couper un peu de souffle sur certains enregistrements analogiques.



ALFRED BRENDEL

EMMANUEL AX/BRAHMS

Johannes Brahms: Sonate pour piano n° 2 en fa dièse mineur, op. 2; Fantaisie op. 116; Klavierstücke op. 118. Emmanuel Ax Piano. Sony Classical SK 69 284

Deux extrêmes temporels et esthétiques que les pièces interprétées ici. Avec la fougue lisztienne des premiers mouvements de la deuxième sonate en fa dièse mineur, alors que le style se tourne vers Schumann, et les dernières «œuvres de vieillesse» comme les appellation Brahms lui-même, on est en présence de deux mondes.

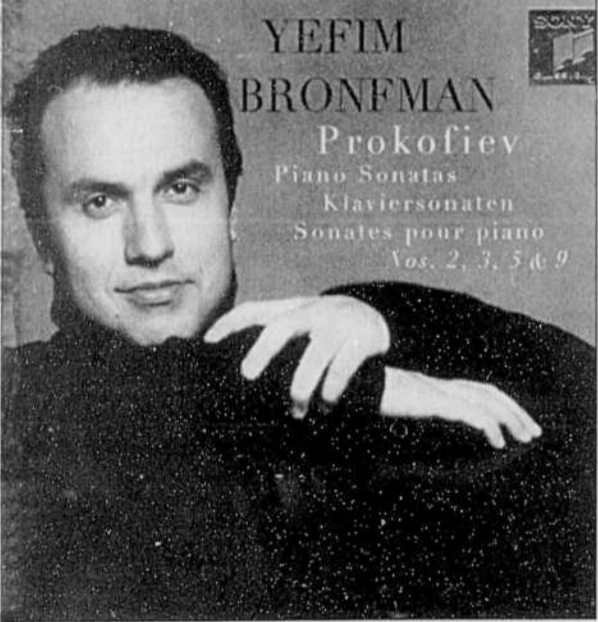
La sonate exploite celui de la jeunesse ardente et dévorante, toute tournée vers l'extérieur en un flamboiement virtuose tant dans l'écriture que dans la conception. Ses proportions monumentales — près de trente minutes — et ses grandes difficultés techniques font qu'on ne l'entend que rarement, surtout à cause de son contenu musical qui pêche par une trop grande prégnance des influences. L'ombre des géants qu'étaient alors Liszt et Schumann hante cette musique écrite à l'époque où Brahms les courtisait un peu tous les deux. Il faut donc une conviction profonde plus qu'un grand amour du compositeur pour bien défendre cette page. Emmanuel Ax a de la virtuosité à revendre sans arriver à gommer les quelques incongruités de la composition. Les effets pianistiques sont très beaux, mais on s'ennuie un peu.

Les pièces des opus 116 et 119 sont autrement réussies. Le feutré de la prise de son sert bien le jeu tout en nuances. Ici, le pianiste montre une fantaisie bien spéciale, se permettant des rubatos et des arpeggements de certains accords qui donnent un ton sensuel à l'harmonie et mettent discrètement en relief la polyphonie. Trop de pianistes restent malheureusement sourds à ces jeux de contrepoint dont Brahms n'a pas été avare dans ces quelques ultimes pages.

On ressort de l'écoute enrichi et ravi. On ne sait pas s'il faut parler de la beauté du son qui comble l'oreille, de la magie inventive de Brahms dans l'harmonie et de sa science contrapuntique qui stimule l'intelligence, ou de la vraiment très belle interprétation qu'Emmanuel Ax en donne. Un beau moment musical.

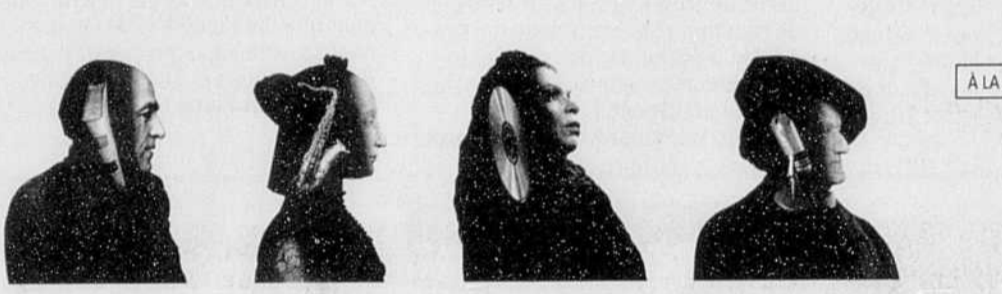


EMMANUEL AX



YEFIM BRONFMAN Prokofiev Piano Sonatas Klaviersonaten Sonates pour piano Vols. 2, 3, 5 (6, 9)

HORAIRE FM Semaine du 2 au 8 mars 1996



écoutez LA DIFFÉRENCE À LA CHAÎNE CULTURELLE FM DE RADIO-CANADA SRC Radio FM

SAMEDI 2 MARS 6 h 04 LA GRANDE FUGUE 10 h RAYON MUSIQUE 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 DES MUSIQUES EN MÉMOIRE 13 h 30 L'OPÉRA DU METROPOLITAN 17 h 30 TRIBUNE DE L'ORGUE 18 h RADIOJOURNAL 19 h 30 CORRESPONDANCES 20 h LE NAVIRE « NIGHT » 22 h JAZZ SUR LE VIF 0 h 04 LE CLUB DE CONVIVÉ DIMANCHE 3 MARS 6 h 04 LA GRANDE FUGUE

10 h CARTE BLANCHE 11 h LES VOIX DU MONDE 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 LA GRANDE SCÈNE DU DIMANCHE 13 h 15 CONCERT DIMANCHE 14 h 25 SYMPHONIE PORTUAIRE 15 h LE TEMPS PERDU... 16 h 30 L'HISTOIRE AUJOURD'HUI 17 h 30 UNE VIE DANS LE SIÈCLE 18 h RADIOJOURNAL 18 h 10 INVITATION AU CHÂTEAU 19 h LES JEUNES ARTISTES 20 h LE LIEU COMMUN ET LE DÉJÀ VU 21 h RADIOJOURNAL 21 h 15 RADIOJOURNAL 22 h JAZZ SUR LE VIF 0 h 04 ÉMERGENCES

LUNDI 4 MARS 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h QUI ÊTES-VOUS? 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ 20 h RADIOJOURNAL 20 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 LA NOUVELLE DU MARDI 22 h 34 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT MERCREDI 6 MARS 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h QUI ÊTES-VOUS? 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h 30 TOUTE UNE HISTOIRE 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 LUNDI, C'EST DRAMATIQUE

22 h 34 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT MARDI 5 MARS 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h QUI ÊTES-VOUS? 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h 30 LA NOUVELLE DU MARDI 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ 20 h RADIOJOURNAL 20 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT JEUDI 7 MARS 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h UNE VIE DANS LE SIÈCLE 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h 30 LANGUE ET SOCIÉTÉ 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ 20 h RADIOJOURNAL 20 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 LA NOUVELLE DU MARDI 22 h 34 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ 20 h RADIOJOURNAL 20 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 TOUTE UNE HISTOIRE 22 h 34 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT VENDREDI 8 MARS 6 h 07 LES PORTES DU MATIN 9 h DEUX SOLICITUDES 9 h 30 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

œuvre et du grand succès de La Femme comestible... 9 h 30 TOUT POUR LA MUSIQUE 11 h À L'ÉCRAN 12 h RADIOJOURNAL 12 h 10 MIDI-CULTURE 12 h 45 LA CORDE SENSIBLE 14 h LES FEUX DE LA RAMPE 16 h 05 L'EMBARQUEMENT 17 h RADIOJOURNAL 17 h 15 L'EMBARQUEMENT (suite) 17 h 50 1, 2, 3, NOUS IRONS AU BOIS 18 h LE MONDE SELON GEORGES 19 h CHANSONS EN LIBERTÉ 20 h RADIOJOURNAL 20 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT 22 h RADIOJOURNAL 22 h 04 LES DÉCROCHEURS... D'ÉTOILES 22 h 30 X Y JAZZ 0 h 04 JARDINS SOUS LA NUIT

JAZZ ET BLUES

Texier et le respect du territoire

MAD NOMAD(S)
Henri Texier
Label Bleu

SERGE TRUFFAUT
LE DEVOIR



Henri Texier a travaillé longtemps, depuis bien longtemps, les rythmes comme les couleurs sonores de l'Afrique et de la Bretagne, de Thelonious Monk et Ornette Coleman. Cela fait très longtemps qu'Henri Texier, Breton né à Paris, cuisine toutes les facettes de l'éclectisme musical.

Depuis que Label Bleu, l'étiquette à laquelle il est lié, est distribuée de ce côté-ci de l'Atlantique, on peut enfin découvrir et réaliser que l'art défendu par Henri Texier et quelques autres — on pense notamment à Louis Sclavis — est l'art du long cours. Autrement dit, un art qui est fait, un art qui est là, pour durer. Il suffit d'écouter sa dernière production pour en être convaincu.

Contrebassiste assez doué pour s'être libéré des contraintes techniques, Texier est toujours à cheval. Il fait le pont pour favoriser la circulation des idées des instrumentistes qui l'entourent. Dans *Mad Nomad(s)*, Texier anime le débat organisé autour de sept bonshommes. Il y a des saxos, deux batteries, une guitare et un piano.

Et qu'échangent-ils? Des humeurs politiques, militantes, qu'ils coulent évidemment dans des notes sonores. Dans le dernier numéro de *Jazz Magazine*, qui lui consacre sa couverture et tout un dossier, Texier explique sa démarche comme suit: «La musique n'est pas seulement pour moi une expression artistique de divertissement ou d'expérimentation. Elle peut porter en elle une signification sous-jacente qui se manifeste à travers les titres et les climats musicaux.»

Partant, comment les musiciens doivent-ils se comporter? Il faut travailler de manière à ce «qu'ils aient la notion de respect du territoire de l'autre». Le territoire... La géographie... Le voyage... L'errance... Le nomadisme.

Tout cela, c'est la matière comme le sujet de *Mad Nomad(s)*. D'emblée, les couleurs des divers mondes de notre planète sont déployées: *SOS Tibet*. Ça joue de la cloche tibétaine et ça joue aussi des gongs chinois. C'est la liberté spirituelle qui accouche dans l'adversité. Puis c'est le morceau-titre. C'est *Mad Nomad(s)*. Ça se fait à sept. C'est une lente, rythmiquement parlant, mélodie traitant les chants que les nomades d'Afrique se renvoient entre

eux. *Mad Nomad(s)*, c'est hypnotique.

Après les coups incisifs sculptés par les souffleurs du groupe, Texier envoie d'autres S.O.S. Celui de l'eau et de la Bosnie, des Touaregs et des Navajos. Et comme le S.O.S. est intrinsèquement bref ou vif parce qu'il a été inventé pour exprimer l'urgence, tous les S.O.S. de Texier évoluent entre une et deux minutes.

Entre tous ces S.O.S., notre homme se rappelle ou bien nous rappelle. Dans *Dezarwa*, il se rappelle le batteur Art Taylor qu'il a si longtemps côtoyé, accompagné, dans les clubs parisiens. Il se rappelle Art Taylor qui est mort il y a quelques mois à peine ainsi que Dexter Gordon. Il se rappelle ces deux grands bonshommes en conjuguant leurs mémoires respectives sur le tempo de la nostalgie.

Les musiciens comme Art Taylor, Texier se les rappelle deux fois. Il y a *Dezarwa* et il y a aussi *The Band Over The Clouds*. Sur six minutes et trente-trois secondes, Texier et ses amis saluent l'orchestre que Duke Ellington dirige toujours quelque part. En faisant quoi? En multipliant les rythmes divers comme les atmosphères que tous les Charlie Parker ont introduits ici bas.

Après quoi, nous, c'est-à-dire tous les auditeurs, nous n'avons qu'une chose à faire: lever notre chapeau et applaudir. Debout, bien évidemment.

En bleu et noir

■ Dans le dernier numéro de *Jazz Magazine*, Francis Marmande signe une splendide chronique pour souligner les départs de Don Cherry et Gilles Deleuze. C'est à lire. Et deux fois plutôt qu'une. Dans le même numéro, on apprend que le Vienna Art Orchestra travaille actuellement à un projet autour d'Eric Dolphy.

■ Ce soir, le pianiste Steve Amraut se produira au Cleo's Jazz Bar sur le boulevard Saint-Laurent. Demain, au même endroit, ce sera au tour de Mike Gauthier de se présenter.

SYLVAIN CORMIER
RENÉ SIMARD 1971-1996
COLLECTION 25 ANS DE CARRIÈRE
René Simard
PGC Musique

C'était en sixième année B, à l'école Le Carignan. Le professeur avait distribué des paroles de chansons. Il y avait *Au chant de l'alouette*, alors réactualisée par les Karrik. Et il y avait *L'Oiseau*, de René Simard. La chanson que, du haut de mes dix ans, je détestais le plus au monde. Au moment même où toute la classe entonnait «Je connais les brumes claires...», un bruit discordant perça la rumeur, telle une sirène de guerre. C'était moi, les doigts dans les oreilles, qui hurlait: «Aaaaaahhh!!!» Je fus puni. Et, du même élan, devins critique de variétés. Je dois donc mon métier à René Simard.

Drôle de vie. À l'occasion du lancement simultané de vingt-quatre albums et d'une compilation double pour célébrer son quart de siècle de carrière et ses trente-cinq ans, le voilà devant moi, le p'tit moineau. Plié en deux. Je viens de le remercier pour ma vocation. «Je t'avoue qu'il y a des moments de ma vie où ça me faisait hurler, moi aussi...», lance-t-il entre deux hoquets. On rigole comme des frères qui se sont tout pardonné parce qu'ils ont vieilli et parce qu'ils s'aiment, justement, comme des frères. D'ailleurs, mon véritable frère, Vincent, avait l'air du p'tit Simard en 1973. Même coupe, mais en blond, comme Régis, le vrai frère de René. Je sors des photos pour preuve. Simard reconnaît sa tignasse et s'esclaffe derechef. Et c'est là que je comprends notre familiarité instantanée. René Simard, c'est mon p'tit frère. Celui qui n'avait jamais les mêmes goûts que moi, celui à qui je menais la vie dure, mais qui à toujours été mon p'tit frère adoré quand même. René Simard, c'est le p'tit frère de ma généra-

LA VITRINE DU DISQUE

René Simard, mon p'tit frère



René Simard, à l'occasion du lancement simultané de vingt-quatre albums et d'une compilation double pour célébrer son quart de siècle de carrière et ses trente-cinq ans.

tion. L'enfant «qui pourrait être le vôtre», comme il le chantait dans *Un enfant comme les autres*. Ça transcendait les chansonnettes: il était de la famille. Il fest encore.

N'empêche qu'il me consternait, à l'époque. Je ne pouvais croire qu'il avait mon âge (je suis son aîné d'un mois et quatre jours): comment pouvait-il chanter *Ma petite Japonaise*, *Ave Maria*, *Cœur de maman* et *Fernando* quand il y avait les Rolling Stones, Bowie et Genesis? Comme mon frère, il avait même viré disco — «Je suis tombé là-dedans à quatre pattes», confirme l'ancien p'tit pouling. Sur quelle planète vivait-il donc? «Je ne me posais pas la question: j'étais plutôt un Roger Bontemps, je me laissais flotter. C'était une direction de carrière. Guy [Cloutier, son gérant depuis toujours] soumettait des chansons, je disais oui ou non.» Comme quoi, en vérité, René Simard, c'était la rencontre phénoménalement fructueuse d'un talent brut et d'un génie de la mise en marché, qui a su transformer son Josélio en Claude François. Ce qui n'est pas rien.

À l'heure où René Simard, que l'on sait capable d'un bel humour depuis les *Bye-Bye*, se retrouve en pleine émission de Guy A. Lepage à chanter *Mon nom est Pascale* avec le Boum Ding Band, on se rend compte que ces guerres de religion entre le bon et le mauvais goût étaient un peu futiles, que le show-biz est un assez gros autobus pour loger tout le monde, et l'on finit par constater ce qui a été accompli: la PdA, le Colisée de Québec, le Forum, l'Olympia de Paris, le Hilton de Las Vegas remplis, les millions d'albums vendus de par le monde, le prix Frank-Sinatra remporté à Tokyo, les tournées de *talk-shows* américains, l'émission de variétés pancanadienne à son nom, la participation au *Bob Hope Special* avec Bing Crosby. «À treize ans, imagine, je me retrouvais dans un meeting de production autour d'une table avec Bob Hope et Bing Crosby, qui portait un lainage vieux rose avec un trou au coude, et qui me disait "Let me tell you that note you reached there was wonderful"».

C'était quand même le gars de *White Christmas...*

Au delà de cette carrière finalement assez conséquente qui aboutira vraisemblablement aux rôles-titres de comédies musicales à Broadway («Tout ce que j'ai fait mène là: je ne serai jamais un Richard Séguin, mais le verrais-tu dans un *musical?*»), au delà même de notre attachement familial, le plus bel exploit de René Simard aura été de s'attirer le respect à peu près général du milieu et du public («Elle m'a aidé plus qu'elle le pense», lâche-t-il en souriant quand je lui rappelle le «très mauvais voyage d'acide», fameux article de Natalie Petrowski sur son sujet publié en 1977 dans *Le Devoir*). Qu'il ne couche pas sous une tente d'oxygène avec l'homme-éléphant, ce serait déjà pas mal pour un enfant-star. Qu'il réussisse sa vie est encore mieux, mon p'tit frère.

SOL EN SI
Artistes divers
Warner

Impossible de critiquer le geste Solidarité Enfants Sida: des artistes qui se mêlent les uns aux autres en spectacle et en studio pour offrir des chansons ou des performances inédites, c'est forcément bien. Cela dit, le deuxième volume de *Sol En Si* n'a pas l'esprit de corps du premier, paru en 1993, où les Cabrel, Jonasz, Lara, Le Forestier, Maurane et Souchon avaient joué à la chaise musicale comme dans une chouette réunion de copains. Rallier à la cause les Elton John, Joe Cocker, Véronique Sanson, Jacques Higelin et compagnie était peut-être plus vendeur et, par là, plus utile, mais la teneur émotionnelle de l'événement en paie le prix. On y trouve quand même son compte, grâce à quelques heureux acquisiteurs (Youssou N'Dour/Alliance Ethnik, les Cherche Midi avec Souchon et Laurent Voulzy), mais on y reviendra peu.

À QUÉBEC

Nos amis de Toronto

RÉMY CHAREST
CORRESPONDANT
À QUÉBEC

Dieu merci, les relations culturelles entre le Québec et le ROC sont loin d'être aussi désastreuses que les relations politiques, au lendemain du référendum d'octobre dernier. Dans le monde de la musique médiévale et renaissante, les échanges de bons procédés entre le Toronto Consort et l'Ensemble Anonymus, de Québec, sont un exemple réconfortant. Hôtes de l'ensemble québécois en février, le Consort sera à son tour, le 8 mars, l'invité d'Anonymus le 8 mars prochain, dans un programme dont les précoces allures printanières seront tout ce qu'il y a de plus bienvenues.

David Fallis, directeur artistique du Consort, explique avoir rencontré Claude Bernatchez, directeur d'Anonymus, lors d'une série d'ateliers de musique médiévale. En plus de leur spécialisation en musique médiévale, les deux hommes avaient en commun certaines approches d'interprétation. «Nous cherchons tous les deux à trouver des manières plus théâtrales de présenter la musique, de lui donner une forme spécifique à la scène», lance tout d'abord Fallis, avant d'exposer des idées sur les parentés entre le travail du musicien médiéval et celui du musicien de jazz — tous deux travaillant sur des canevas à partir desquels ils élaborent

leur interprétation — idées qu'expose également son collègue de Québec depuis plusieurs années.

La différence majeure entre le Toronto Consort et Anonymus se situe plutôt du côté des époques d'intérêt. Là où le second est exclusivement médiéval, le premier a glissé de plus en plus vers la musique de la Renaissance au cours des dernières années. La différence de style entre les deux périodes, précise David Fallis, c'est la différence entre l'hétérogénéité et l'homogénéité: «Là où la musique médiévale recherchait beaucoup l'association de sons très différents, la musique de la Renaissance visait beaucoup plus l'unité des voix et la parenté entre les instruments. C'est à cette époque que commencent à apparaître les «consorts», des ensembles d'un même instrument, comme ces ensembles d'instruments à cordes qui sont en quelque sorte les ancêtres des quatuors à corde. Dans notre cas, ceci veut dire un chœur de cinq voix accompagné par un ou deux instruments, principalement un luth.»

C'est sous cette forme que l'ensemble présentera son récital du 8, consacré au retour du printemps, thème fréquemment utilisé dans la musique de l'époque. «À une époque privée de chauffage central, entre autres, le simple fait de passer à travers l'hiver est en soi une bonne raison de fêter. Vu que le printemps est aussi la saison des amours, les chan-

sons vont souvent jouer sur l'idée que tout le monde est heureux, sauf moi parce que mon amour m'a quitté. On verra aussi des images liées à la saison, disant que le soleil réchauffe la terre mais que le cœur de mon amant est froid comme les neiges. Tout ça trouvait sa place dans des danses campagnardes et des madrigaux qui aimaient beaucoup les fêtes du mois de mai. Vu que ces fêtes donnaient aussi l'occasion aux jeunes gens d'aller flâner dans les bois, les puritains trouvaient qu'elles étaient plutôt scandaleuses.»

La première partie de ces airs de fête sera livrée entièrement en français, tandis que la seconde sera consacrée aux équivalents anglais. Des pièces que David Fallis dit vouloir livrer en prenant plaisir à faire les choses sérieusement: «Dans la musique médiévale, il y a une ligne sur laquelle nous devons marcher pour éviter de trahir la musique, de la présenter telle qu'elle a pu être entendue, tout en évitant à tout prix de devenir scolaire et poussiéreux. Il ne faut pas jouer des pièces simplement parce qu'elles ont un intérêt musicologique. Il faut que la musique soit belle, qu'on prenne plaisir à la jouer et à l'entendre.» Un constat qui peut s'appliquer bien au-delà de la Renaissance, dans le champ musical.

Alicia de Larrocha en récital
Petit rappel pour les amateurs de piano, le Club musical présentera, le

14 mars prochain, au Grand théâtre, un récital de la renommée pianiste d'origine catalane Alicia de Larrocha. À cette occasion, qui coïncide avec le 50^e anniversaire de la mort de ce compositeur, elle interprétera quatre *Romances sans paroles*, le *Caprice en la mineur*, op. 33 et les *Variations sérieuses*, op. 54 de Félix Mendelssohn, *Cuatro piezas Españolas* et la *Fantasia Betica* de Manuel de Falla.

Club musical

En cette veille de printemps, le Club musical de Québec annonçait lui aussi, tout récemment, la programmation de sa saison 1996-97, une saison qui sera visiblement à la hauteur des précédentes. Le tout débutera le 14 octobre avec une prestation exceptionnelle en duo de la pianiste argentine Martha Argerich et du violoncelliste Mischa Maisky. La mezzo-soprano américaine Jennifer Larmore prend la relève le 5 novembre, alors que le 13 novembre est consacré à la venue de William Christie et des Arts Florissants, un des meilleurs ensembles baroques au monde. Le volet 1997 commencera avec le récital de Gregory Sokolov, le 23 février, pour se poursuivre le 27 mars avec le passage d'un chœur d'hommes *a cappella*, la Chorovaya Akademia. Evgeni Kissin sera pour sa part de retour à Québec le 4 mai, juste avant que les Musiciens from Malboro ne viennent clore la saison le 11 mai.

PRO MUSICA



Le 11 mars 1996, à 20 h

LES ARTS
du Maurier
présente

LE QUATUOR BORODINE

BARBER
Adagio du Quatuor en si mineur, op. 11
SCHUMANN
Quatuor op. 41 n° 3 en la majeur
BEETHOVEN
Quatuor op. 131 en ut dièse mineur

INFORMATIONS : PRO MUSICA, tél. 845-0532

Billets : 25 \$, 18 \$, (étudiants : 12 \$)

Taxes incl., redevance en sus

MONUMENT-NATIONAL

1192, BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO SAINT-LAURENT AU PLACÉ D'ARMES
BILLETTERIE : 871-2224 - RÉSEAU ADISSION : 790-1245

Le Groupe AUDUBON

En co-présentation avec l'Usine C.

Du 19 au
23 mars 96

Du mardi au samedi à 20 h.

Une mise en scène
de Carl Bechard

Assistant à la mise en scène
et régie

Etienne Ricard

Musique
Carol Bergeron

Décor
Brigitte Turbide

Costumes
Caroline Mercier

Chorégraphies
Tatjana Iussler

Éclairages
Mathieu Marcell

RÉSERVEZ TÔT
SEULEMENT 5 SOIRS!

ET VIÂN! DANS
LA GUEULE...

collage de textes de Boris Vian

Avec Patrick Brossseau, Patrice Dubois, Alexandre Gagné, Claude Gagnon,
François Grisé, Marika Ihoumeau, Sonia Roussy et Annie Saint-Pierre

USINE C

Réservations : 521-4493

ADMISSION : 790-1245

Le Quatuor Claudel

présente... Con Passione

Avec

Natalie
Choquette soprano

Le samedi 2 mars 1996 à 20 h

Schubert, le Maître

Avec Yegor Dyachkov, violoncelliste
Le mardi 2 avril 1996 à 20 h

Salle Pierre Mercure du Centre Pierre Péladeau
300, de Maisonnette Est, Métro Berri-UQAM



Adultes 15\$
Étudiants 12\$
2 concerts 22\$



Taxes et redevances en sus

Réservations: 987-6919

À noter

Nos lecteurs sont priés de noter qu'ils trouveront l'agenda culturel et la grille télé du week-end en pages 8 et 9 du cahier D.

RÉDACTEURS EN CHEF
avec Pierre Maisonneuve

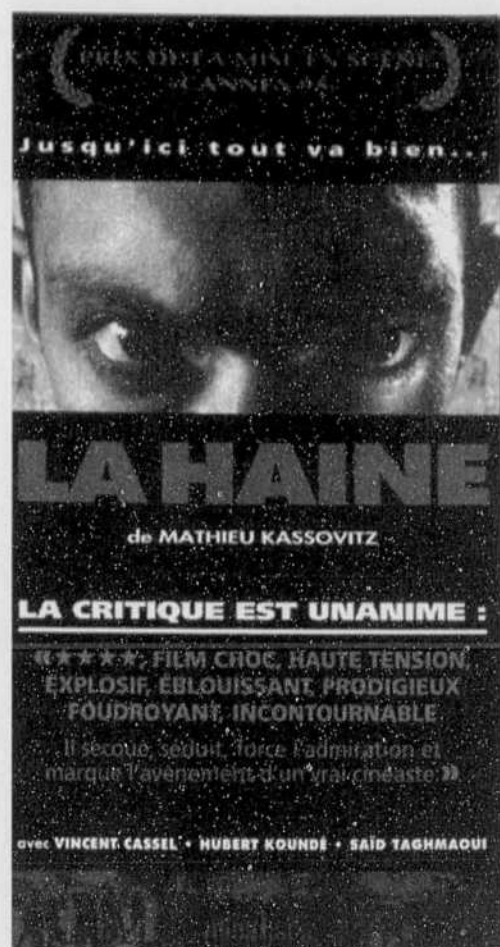
LE DIMANCHE 11h30
EN REPRISE 16h30

RDI

L'information continue

Offert sur le câble

Une soirée
CESAR
 avec ARTHI VIDÉO



En nomination
 pour
 le meilleur film
1995



Rétrospective des César du meilleur film, disponible chez Arthi Vidéo

LES ROSEAUX SAUVAGES 1994	SMOKING - NO SMOKING 1993	TOUS LES MATINS DU MONDE 1992	CYRANO DE BERGERAC 1991	TROP BELLE POUR TOI 1990	CAMILLE CLAUDEL 1989
AU REVOIR LES ENFANTS 1988	THÉRÈSE 1987	3 HOMMES ET UN COUFFIN 1986	LES RIPOUX 1985	LE BAL 1984	À NOS AMOURS 1984
LA BALANCE 1983	LA GUERRE DU FEU 1982	TESS 1980	Plus de 3000 films à la location et à la vente		
Mr KLEIN 1977	LE VIEUX FUSIL 1976				

ARTH I VIDÉO
 LE CLUB VIDÉO DU CINÉMA FRANÇAIS

380 avenue Laurier Ouest • (514) 270 2318

Sous les cris sourds de la vie

JENNIFER COUËLLE

BETTY GOODWIN

Musée des beaux-arts du Canada
380, Promenade Sussex, Ottawa.
Jusqu'au 12 mai

Depuis dix, vingt, près de trente ans, maintenant, il est une artiste qui prête une mémoire au passage du temps et des êtres. Des événements qui le bousculent, elle en retient le poids et l'empreinte. La Montréalaise Betty Goodwin a su nourrir au fil de sa production ce qui est devenu aujourd'hui une véritable esthétique du corps comme métaphore des cris sourds de la vie. Inaugurée la semaine dernière au Musée des beaux-arts du Canada (MBAC), à Ottawa, l'exposition *Betty Goodwin, signes de vie* présente une vingtaine d'œuvres sur papier et sept sculptures réalisées par l'artiste au cours des cinq dernières années. Elles ont été réunies par Jessica Bradley qui agit à titre de commissaire pour cette co-production du MBAC et de l'Art Gallery of Windsor.

Betty Goodwin qui, depuis déjà des lustres, expose ses œuvres annuellement, en solo ou en groupe, ici comme à l'étranger, est l'une de nos artistes les plus choyées en ce qui concerne la présentation publique de son travail. Le Musée des beaux-arts de Montréal lui consacrait une rétrospective en 1987, elle fut choisie pour représenter le Canada à la XX^e Biennale internationale de Sao Paulo en 1989, et, en 1995, elle participait à l'exposition *Identité et altérité*, présentée à l'occasion du centenaire de la Biennale de Venise. En fait, les manifestations de Betty Goodwin, il y a longtemps qu'on ne les compte plus.

Et précisément pour cela, on peut apprécier le caractère particulier de la présentation du MBAC. Sans donner dans le survol rétrospectif — il faut dire que deux rétrospectives en moins de dix ans c'eût été un peu forcé —, sans non plus nous offrir

une simple mise à jour du phénomène Goodwin (la chose revient aux galeries), l'entreprise nous permet de situer les développements récents de la production de l'artiste dans un contexte de continuité temporelle, mais aussi thématique, avec ici deux de ses plus récents corpus, *La Mémoire du corps* et *Nerfs*. Une solution idéale, quoi. D'une part, la capacité d'absorption des visiteurs n'est pas surestimée, et de l'autre, il y a à suffisamment de matière pour justifier une présentation muséale.

Un coup d'œil homogène, donc, à la fois dense et éthéré, que celui que propose cette exposition. Le contraire eût été surprenant, vu la constance iconographique et l'évolution lente et sérielle de l'œuvre de Goodwin. Et d'une série à l'autre, les mêmes questions restent sans réponses, la même mélancolie fatidique d'une certaine condition humaine est observée et sans cesse reformulée. Si cette persistance a pour effet de nous rassurer sur la cohérence de la recherche à laquelle se livre l'artiste, elle n'est pas sans créer une impression de déjà-vu, un peu comme si on était devant du Betty Goodwin qui fait du Betty Goodwin. Mais bon, s'il y a ici une pointe de redondance, on n'en est pas à parler de formule. Visiblement, encore et toujours, cette artiste est engagée corps et âme dans sa création.

Et comme de fait, ce sont ses œuvres plus personnelles, plus près de ce qu'elle semble le mieux maîtriser qui constituent le véritable plaisir de cette exposition. On y retrouve une simplicité de la forme et une justesse d'expression du sentiment qui, comme l'artiste nous y a habitués, demeurent délicatement poignants. Un raffinement qui transparait dans ses dessins de petit format où des corps instables, rappelant ses «naguers» du début des années 1980, basculent au-dessus d'un cimetière de nerfs, sorte de forêt souterraine de racines enchevêtrées. Et que dire



SOURCE MUSÉE DES BEAUX-ARTS DU CANADA

Untitled (Nerves), n° 14, de Betty Goodwin.

de leur capacité de trouver l'équilibre à travers l'opposition, notamment entre la finesse de leur facture et la gravité certaine de leur sujets incertains, comme entre la schématisation des figures pâles et évanescences et la franche définition, travaillée en strates, du lieu sombre qui les guette. L'effet est amplifié avec le grand dessin *Nerfs n° 14*, où cette fois la figure s'enfoncé et se dévide de toute sa rougure dans une terre nerveuse marbrée de bleu, de noir et de rosée.

En début de parcours, le dessin

d'une jambe repliée, d'une figure longue et fatiguée dont la tête est habitée par un corps recroquevillé nous rappellent qu'il suffit parfois de bien peu pour créer une image indélébile. Puis tout à côté, le petit *Fils investigateurs*, où le fantôme d'une cage thoracique est discrètement traversé de fils métalliques, donne à son tour la mesure de la sensibilité pure dont est capable cette artiste. Sans doute la seule œuvre bi-dimensionnelle de l'exposition, avec peut-être *L'énergie qui s'épuise* et sa bouche pleurant jusqu'au sol ses fils

vitaux, qui supporte d'être jumelée à un élément extrinsèque. Ailleurs, accompagnés d'un couteau suspendu au bout d'un fil, d'une pendule qui fait écho à un os, de tiges de métal qui miment des nerfs hérissés et d'un rideau en lanières de plomb, ces dessins perdent de leur franchise comme ils glissent vers une forme hésitante de maniérisme.

De la même façon, on reste perplexe devant l'esthétique datée et l'appel par trop direct à l'émotion dans une œuvre, étonnement narrative pour Goodwin, qui donne à voir, entre autres, une photographie d'un vieux lit de métal abandonné dans une pièce austère. Idem pour *Événements dénaturés*, où une plaque d'acier «tatouée» de numéros morbides à la grandeur de sa surface commémorative est précédée d'une pelle. Quant à l'utilisation de la pelle...? Il faut du doigté après Duchamp. Puis pour l'ensemble des sculptures qui, à l'image des «dessins accompagnés», errent au large du maniérisme, on passe. Car la force de Betty Goodwin, et cette exposition nous le confirme, est d'abord dans son dessin. Cependant, il est ici une très belle exception qui vaut la peine d'être soulignée, d'être vue

surtout. À la fois baignoire, vaisseau, sarcophage et cavité utérine, mais rien de tout cela puisque trop étroite, la blanche et lisse, comme sait l'être le plâtre, *Mer des Sargasses* s'élève au centre de la salle comme un danger innocent. Aux murs, à proximité de cet immense vase aux rondeurs art déco qui, comme l'indique son titre, ne pourra rien pour ceux qui s'y introduiraient, des images pénétrantes de baignoires étriquées. Un dernier bémol, muséologique cette fois, la combinaison de l'éclairage et de la vitre qui les protège, fait en sorte que devant ces dessins à la palette riche et foncée, on passe plus de temps à se regarder soi-même qu'à contempler leur facture...

Et après tout cela? Bien, il est des valeurs qui restent immuables, qui résistent à l'épreuve du temps. Notamment la qualité expressive du dessin de Betty Goodwin. Par ailleurs, qu'on ait des réserves ou pas, si cette artiste se donne la liberté d'explorer les limites d'une démarche qu'elle mène avec assurance depuis déjà longtemps, c'est tout à son honneur. Car essayer autrement, risquer, c'est un

LA GALERIE
LINDA VERGE

Basque
Lavis et gouaches récents

Vernissage le 3 mars
jusqu'au 22 mars

1049, AV. DES ÉRABLES
QUÉBEC (QUÉBEC)
G1R 2N1
(418) 525-8393

COLLECTIF DE
L'ATELIER SILEX
DE TROIS-RIVIÈRES

«Structure
synergétique»

GALERIE
VERTICALE
ART CONTEMPORAIN

Les expositions se poursuivent jusqu'au 17
mars 1996 • 1871 boulevard Industriel, Laval •
975-1188 • Mercredi au dimanche • 12h00 à
18h00 • Entrée libre • La galerie remercie Ville
de Laval et le Conseil des arts et des lettres du
Québec pour leur appui financier • La galerie est
membre du RCAAQ •

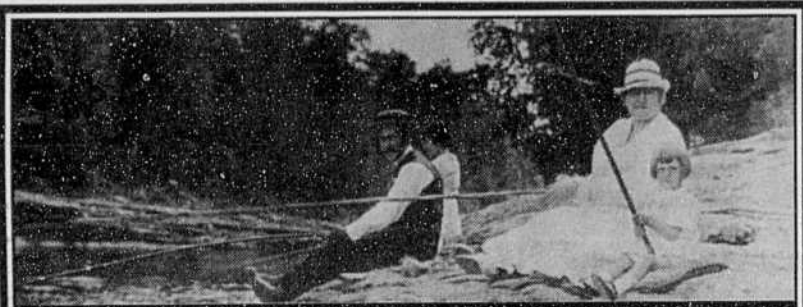
RIOPELLE

Les plus belles estampes
1966-1995

Vernissage mercredi 6 mars, 18 h

GALERIE SIMON BLAIS

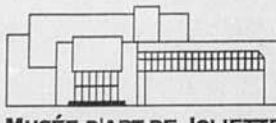
4521, rue Clark, Mtl, (514) 849-1165
Du mardi au samedi de 10h à 17h



VERNISSAGE: DIMANCHE 3 MARS À 14H

Un trio d'expositions sur le thème du portrait

Heureux de vous revoir! 100 ans de photographies de gens de Lanaudière
Un signe de tête. 400 ans de portraits dans la collection du musée
Entre les lignes. Un portrait de Wilfrid Corbeil



Jusqu'au 5 mai 1996

145, RUE WILFRID-CORBEIL, JOLIETTE
TÉL.: (514) 756-0311

PRIX GRAFF

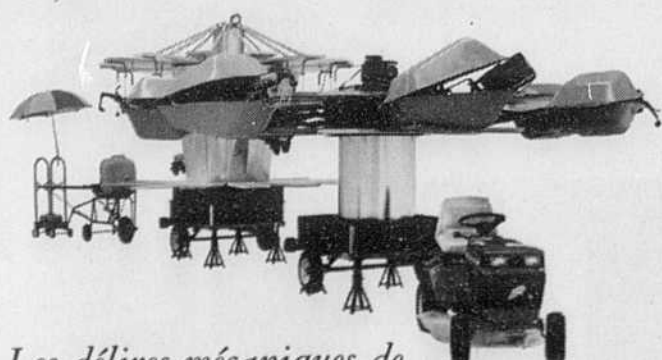
à la mémoire de Pierre Ayot

3,000 \$

s'adressant aux artistes
en arts visuels en pleine carrière
de toutes disciplines

Réception des dossiers
avant le 13 avril 1996, 17 heures

GRAFF, 963 Rachel est, Montréal, Qc, H2J 2J4
Renseignements: (514) 526-2616



Les délires mécaniques de

Kim Adams

Voir autrement



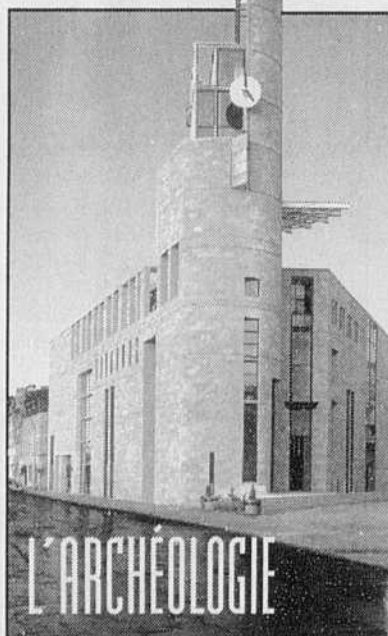
Stan Douglas

Jusqu'au 7 avril 1996. Mardi au dimanche de 11 h à 18 h; mercredi de 11 h à 21 h.
Métro Place-des-Arts Renseignements: (514) 847-6212

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

ARCHAMBAULT

Deere, c'est tout dire



L'ARCHÉOLOGIE

SE FAIT
SPECTACULAIRE À
POINTE-À-CALLIÈRE

Soirée-conférence
sur la préhistoire

12 mars, 19 h (durée 3 heures)
Droits d'entrée: 7 \$
Nombre de places limité
Réservations au 872-9150

Deux conférenciers prestigieux du
Muséum National d'Histoire Naturelle
de France sont les invités de Pointe-à-
Callière.

Néandertaliens et Hommes
modernes de la préhistoire,
par Jean-Louis Heim

L'art des chasseurs paléolithiques et Le peuplement de
l'Amérique, par Denis Vialou

En collaboration avec le Consulat
général de France au Québec et la
Mission de Coopération Scientifique
Europe Amérique (M.I.C.S.E.A.)

<http://www.er.saqam.ca/nobel/d337734/micsea.html>

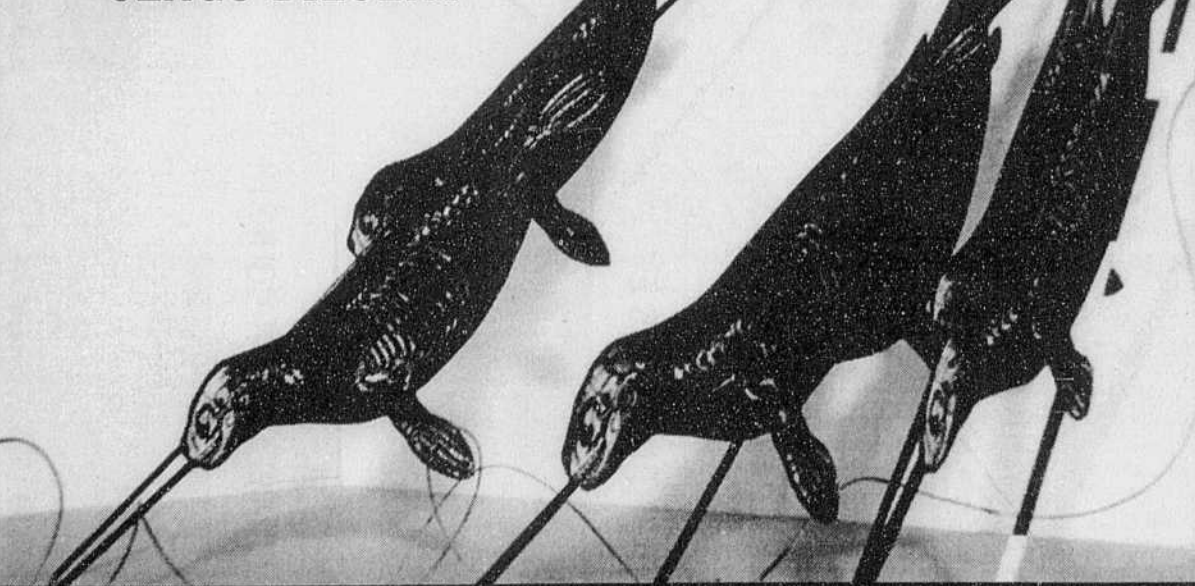
Musée d'archéologie
et d'histoire de
Montréal
350, place Royale
Angle de la Commune
Vieux-Montréal

POINTE-À-CALLIÈRE

RAINER WITTENBORN

en collaboration avec

CLAUS BIEGERT



La Baie James, 15 ans plus tard:
15 février - 14 avril 1996 Amazonie du Nord

CIAC - Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est • Du mercredi au dimanche • De midi à 19 h • (514) 288-0811

SYMPOSIUM

Dans le cadre de l'exposition
La Baie James, 15 ans plus tard : Amazonie du Nord

Le vendredi 15 mars 1996 de 13 h 30 à 18 h

au Centre international d'art contemporain de Montréal
314, rue Sherbrooke Est, Montréal

Les développements économique et culturel
des sociétés du nord et du sud du Québec

PETER JACOBS
Professeur titulaire à l'École d'architecture de paysage de l'Université de Montréal

BERNARD ARCAND
Anthropologue, professeur à l'Université Laval

ANDRÉ BEAUCHAMP
Spécialiste des questions d'éthique environnementale

CLAUS BIEGERT
Auteur de plusieurs livres sur les autochtones de l'Amérique du Nord

ROMÉO SAGANASH
Vice-chef des Cris (Waswanipi)

RAINER WITTENBORN
Artiste et coauteur de l'exposition «The James Bay Project» et ses suites

Symposium bilingue : français et anglais
Droits d'entrée : 5 \$ (Places limitées)

CROWN PLAZA
METRO CENTRE

GOETHE-INSTITUT

Renseignements et réservations : Téléphone : 288-0811 • Télécopieur : 288-5021